

Etudes d'Ethnographie Toba-Pilaga (Gran Chaco).

Par Dr. A. MÉTRAUX, Ethnologist of the Staff of the Bernice P. Bishop Museum, Honolulu.

Table de matières :

I^o Introduction. II^o Situation géographique des Toba-Pilaga. III^o La religion : 1^o Les esprits. 2^o Les démons de la nature. IV^o Les magiciens. V^o Traitement des maladies. VI^o Pratiques magiques diverses. VII^o Présages et rêves. 1^o Présages. 2^o Le rêve. 3^o Rêves profanes.	VIII^o Les charmes et talismans. IX^o La puberté. X^o Grossesse et naissance. XI^o Rites funéraires. XII^o Les fêtes. XIII^o Le mariage et l'amour. XIV^o Termes de parenté. XV^o L'autorité. XVI^o La guerre. XVII^o La propriété. XVIII^o Les jeux.
---	--

I^o Introduction.

Je me propose de publier dans ces pages un certain nombre de renseignements sur l'organisation sociale, les croyances et les rites religieux et magiques des Toba-Pilaga. J'appris à connaître ces Indiens au cours de deux voyages. Mon premier contact avec eux eut lieu en décembre 1932, lors d'une expédition que je fis dans le Chaco en qualité de Directeur de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Tucumán (Argentine). Parti de Formosa, je me rendis en chemin de fer à Las Lomitas où se trouvait alors le «Comando» du détachement argentin sous la juridiction duquel est placée une partie du Territoire de Formosa, sur la rive droite du Pilcomayo. De Las Lomitas, je passai d'abord au fortin Salazar, puis à celui de Lugones d'où je rayonnai pour aller à Salto Palmar et à Yoma, chez le cacique GARCETE, puis chez les Toba du cacique CEMASOI, établis à Labagan.

D'horribles spectacles m'attendaient là: la petite vérole avait fait son apparition chez les Toba-Pilaga et les décimait par centaines. La maladie se propageait avec une rapidité effrayante et la contagion était en quelque sorte favorisée par certains commandants de fortins qui, quoique disposant de tous les éléments nécessaires pour vacciner les Indiens, négligeaient ce simple devoir d'humanité. C'était pratiquer sciemment la forme la plus odieuse et la plus lâche du massacre. L'aveuglement de ces militaires était tel qu'ils ne se rendaient même pas compte qu'ils transformaient par là en désert une région qu'on aurait facilement pu coloniser avec l'aide des Indiens. Quant aux colons

qui les remplaçaient, ils se recrutèrent parmi les éléments métis les moins recommandables de la population du nord-ouest argentin.

Je me propose de réunir dans un autre article mes souvenirs de cette époque: à défaut d'avoir pu soulager mes amis Toba, je laisserai du moins un document exact de leurs épreuves.

Tous les interprètes avaient succombé à la petite vérole et désespérant de pouvoir m'entendre avec les Indiens et d'obtenir d'eux autre chose que des collections, je quittai cette région pour aller m'établir chez les Pilaga de K a l a r a s e, c'est-à-dire dans la région du Fortin Descanso. Je fus pendant un certain temps l'hôte du grand cacique LAGADIK. Malheureusement l'absence de bons interprètes nuisit à mes enquêtes. Il est vrai que cette fois-ci j'étais moins embarrassé que précédemment, car j'avais à mon service MARGARITA, une femme toba qui avait vécu pendant de nombreuses années avec un métis et qui parlait quelque peu l'espagnol, mais cet espagnol corrompu et pauvre des créoles qui ne permet qu'un échange d'idées restreint. MARGARITA, d'ailleurs, était très ignorante des traditions de sa tribu. Un autre interprète FELIPE me fut de quelque secours pour me traduire les mythes du cacique BENJAMIN, mais c'était un individu douteux, déjà assimilé à la pseudo-civilisation du Chaco argentin. Si j'étais resté à Descanso, j'aurais dû borner mes observations au spectacle extérieur de la vie toba. Cette perspective m'enchantait d'autant moins que la civilisation matérielle des tribus du Chaco a souvent été décrite, et je n'aurais eu guère que des observations de détail à ajouter à celles de mes prédécesseurs. Les Indiens eux-mêmes me donnèrent l'occasion de réaliser mes projets. Persuadés que j'étais un missionnaire anglais, ils avaient célébré ma venue comme le début d'une ère nouvelle, ère où ils seraient à l'abri des vexations des autorités militaires argentines. Craignant leur causer une forte désillusion, j'offris d'intercéder en leur faveur auprès des Anglais de la Mission la plus proche. Ma proposition fut acceptée avec enthousiasme et cinq Indiens dont un cacique, MENDEZ de Guaikuru, m'accompagnèrent dans le long voyage du Fortin Descanso à la Mission «El Toba», à Sombrero Negro, sur le Pilcomayo.

L'état financier des Missions ne permettait pas la fondation d'une nouvelle station, mais je reçus la promesse qu'un missionnaire viendrait visiter les Indiens quelques mois plus tard. Je restai durant tout ce temps dans la Mission de Sombrero Negro en compagnie de Mr. J. ARNOTT et de Mr. PRICE qui secondèrent mes recherches avec ardeur. Je suis particulièrement reconnaissant à Mr. J. ARNOTT qui me donna des renseignements extrêmement précieux et qui me mit en contact avec l'Indien KEDOK (Jaguar) à qui je dois la plus grande partie des documents que j'ai pu recueillir chez les Toba.

KEDOK était un homme de 30 à 40 ans, doué d'une intelligence exceptionnelle. Il parlait suffisamment l'espagnol, avait la parole facile comme beaucoup de Toba et comprenait parfaitement l'intérêt d'une enquête ethnographique. Comme j'espérais alors consacrer à l'étude des Toba plusieurs années de ma vie, je m'occupai pendant mon premier séjour à la Mission de Sombrero Negro presque exclusivement de la mythologie. Ce ne fut qu'à mes moments perdus que j'abordai d'autres questions. Cette même année, je fis un nouveau voyage dans le Chaco, me vouant cette fois-ci à la linguistique et

cherchant à transcrire en toba les mythes que j'avais réunis en espagnol. Peu de temps après je quittai l'Argentine définitivement.

J'ai longtemps hésité à publier ces notes éparses que j'espérais fondre plus tard en une grande œuvre sur les Indiens du Chaco. Je m'y suis finalement décidé, poussé par les considérations suivantes: en dehors de l'œuvre classique de DOBRIZHOFFER, écrite au XVIII^e siècle et des très beaux souvenirs de BARBROOKE GRUBB, l'apôtre protestant du Chaco, nous ne possédons que peu de renseignements sur la vie spirituelle des Indiens de cette région. Les travaux de KARSTEN¹ qui prétendent nous renseigner à ce sujet sont non seulement légers et superficiels, mais fourmillent d'erreurs et de contresens ridicules. J'ai eu souvent l'occasion de constater que la vérité était souvent à l'opposé des affirmations de ce voyageur. Les missionnaires anglais qui connaissent bien les Indiens et qui ont eu le livre de KARSTEN entre les mains considèrent cette œuvre comme donnant des Toba et des Matakos une idée tout à fait erronée.

J'espère avoir plus tard l'occasion de faire connaître la magnifique collection de mythes qui m'ont été dictés par KEDOK ainsi que ceux que j'ai obtenus chez les Matakos, à Las Lomitas et à Algarrobal.

Fidèle à une méthode que je désirerais voir se répandre en ethnographie, j'ai fait parler mes informateurs chaque fois que je l'ai pu, et si parfois leurs longues explications sont fastidieuses, elles ont du moins le mérite de reproduire très exactement la pensée et les connaissances des Indiens. Par ce moyen j'ai voulu éviter les généralisations hâtives et apporter à la science des documents parfaitement sincères. S'il y a dans ces chapitres quelques faits nouveaux et intéressants, ils sont entièrement dus à KEDOK qui est le véritable auteur de cette contribution à l'ethnographie de sa race, l'une des plus nobles et des plus belles de l'Amérique du Sud.

Le lecteur au courant de l'ethnographie nordaméricaine sera surpris de constater dans celle des Toba maints parallèles avec les tribus semi-nomades du sud-ouest des Etats-Unis. La civilisation matérielle des Toba et des autres Indiens du Chaco est pour un tiers la même que celle des Peaux-rouges et leur mythologie traite des mêmes thèmes. Je souhaite que des ethnographes formés à l'admirable discipline des Universités américaines viennent dans le Chaco entreprendre avant qu'il soit trop tard, l'étude des Indiens qui agonisent en cet endroit. Ceux-là seuls pourront trancher le problème des rapports raciaux entre les indigènes des deux hémisphères².

¹ KARSTEN (RAFAEL). — Indian tribes of the Argentine and Bolivian Chaco. Ethnological studies, Helsingfors 1932.

² Le système de transcription phonétique employé au cours de cet article ne demande, que de brefs éclaircissements. Les voyelles ouvertes sont représentées de la façon suivante: *e* et *o*. Le *š* correspond au *sch* allemand; le *č* au *tšch*; le *l'* est voisin du *ll* espagnol. Quant au *r* c'est une consonne vibrante propre au toba et dont il m'est difficile de définir la nature. A mon sens ce son est produit par une légère vibration de la base de la langue, ce serait donc une vélaire articulée très en arrière. Son émission, accompagnée d'un léger râclément, semble être produite par un étranglement de la gorge. Le *q* est une occlusive palatale articulée également très en arrière du palais.

II^o Situation géographique des Toba-Pilaga.

Les Pilagá proprement dits ont deux grands centres: Labagán, près du Fortin Lugones (Territoire de Formosa sur la rive droite du Pilcomayo) et Descanso (Kalarase) près du fortin du même nom. Selon une information privée reçue dans la région, les Pilaga de la région de Salto Palmar jusqu'à la station de chemin de fer Guaikurú porteraient le nom d'Añagaček. Le cacique GARCETE commanderait aux Añagaček. Les Pilagá de Descanso dépendent du cacique LAGADIK. Les Añagaček sont voisins des Maka, leurs ennemis les plus acharnés. Les Maka vivent sur la rive gauche du rio Pilcomayo et viennent parfois à Salto Palmar où ils se rencontrent avec les Pilagá. Les Indiens de Sombrero Negro se considèrent comme des Toba. Ni par leur langue, ni par leurs coutumes ils ne diffèrent des «gens d'en bas», c'est-à-dire des Pilaga de Descanso avec lesquels la plupart sont apparentés. Il existe cependant entre le toba de Sombrero Negro et celui de Descanso, une petite différence dialectale: à Sombrero Negro le *s* initial s'est mué en *h* aspiré. Les Indiens sont conscients de cette transformation et me l'ont souvent fait observer.

III^o La religion.

1^o Les esprits³.

L'indien KEDOK me donna des esprits la définition suivante: «Les *payak* (esprits) sont des «diables», leur apparence véritable ne nous est pas connue. Tout ce que nous savons c'est qu'il y en a au ciel et sous terre. Les choses que nous ignorons sont pour nous des *payak*. Les tourbillons de vent, les serpents sont des *payak*, le *kiyaraik*, un scarabée noir, est également un *payak*. Si de nuit l'on entend siffler, c'est un *payak*...»

Les esprits vivent dans les arbres, mais il y en a aussi dans l'eau d'une espèce différente. Les hommes ne sont jamais des *payak*, mais de nombreux animaux, en particulier ceux qui nous paraissent étranges le sont. Toute maladie est *payak* et les objets que le magicien retire du corps des malades sont aussi des *payak*.

³ Monsieur E. PALAVECINO, du Musée d'Histoire naturelle de Buenos-Aires, qui m'a précédé chez les Pilagá, assure (Von den Pilaga-Indianern im Norden Argentiniens. «Anthropos», Mödling, près de Vienne, t. XXVIII, 1933, p. 315, et Los Indios Pilagá del Rio Pilcomayo, Anales del Museo nacional de historia natural de Buenos-Aires, t. XXXVII, 1933, p. 517—582 et p. 652) que ces Indiens croient en un dieu suprême dont il nous donne le nom. Mon expérience des Toba et Pilagá ainsi que des Matakos me permet d'affirmer de la façon la plus formelle que dans la religion actuelle de ces Indiens il n'y a pas trace de la croyance en un grand dieu. Le nom recueilli par M. PALAVECINO n'existe pas ou signifie autre chose. Les missionnaires anglais du Chaco qui tous parlent couramment les langues indigènes et qui ont une longue pratique des Indiens n'ont jamais pu constater le moindre indice de représentations de cet ordre. La mythologie toba et matakos que j'ai recueillie presque au complet donnera, lorsqu'elle sera publiée, une idée assez exacte de l'atmosphère religieuse dans laquelle se meuvent ces tribus. En dépit de certains côtés archaïques de leur culture, leur vie religieuse et sociale est loin de pouvoir se comparer à celle des Patagons ou des Ona. Elle s'apparente beaucoup plus étroitement à celle des tribus des régions tropicales.

Les *payak* ne sont pas forcément des âmes humaines libérées de leur enveloppe quoique KEDOK m'assura un jour que les âmes des morts peuvent devenir des *payak*, bienfaisants ou malveillants selon que les vivants les révèrent ou non. Il ajouta que les magiciens recommandent de «croire» aux *payak*. En réalité le mot qui signifie «âme» est *paqál* (*kari-paqal*: notre âme). Il est synonyme de «ombre», mais ombre immobile, car l'ombre d'un objet ou d'un être qui bouge se dit: *nikyélé*, comme le reflet dans une glace ou dans l'eau. L'âme est répandue dans tout le corps et sort par la bouche. Le foie cependant joue un rôle important et était peut-être jadis le siège de l'âme. On dit que sans foie un homme devient mou et paresseux et qu'il finit par mourir. Ce sont les magiciens qui font disparaître le foie.

Les Toba, comme la plupart des Indiens du Chaco n'aiment pas être photographiés. Ils craignent naturellement que leur image ne serve à quelque envoûtement. Ils ne soulèvent aucune objection contre l'appareil des missionnaires. «Il est à nous», disent-ils, «et il ne peut nous faire de mal.» Le Matakó demandent toujours de l'argent comme assurance pour les frais de traitement au cas où ils tomberaient malades.

Les esprits servants des hommes-médecine sont des *payak* et non des âmes de morts. Mon informateur insistait particulièrement sur cette distinction qui me paraît capitale.

Pour autant que des influences chrétiennes ne se soient pas manifestées dans les propos de mon informateur ou qu'il n'y ait pas eu simple malentendu, les *payak* annonceraient, à la mort d'un individu, si son âme est restée humaine ou s'est changée en animal. Homme ou bête, elle est alors un esprit; ce sont les *payak* qui lui accordent l'une ou l'autre de ces apparences. Les âmes des bons conservent leur forme première, mais les autres deviennent des animaux que les *payak* pourchassent et tuent. Je dois ajouter qu'en une autre occasion KEDOK m'affirma que «les esprits des morts n'entrent pas dans le corps d'animaux.»

Les *payak* jouent un rôle décisif dans l'existence humaine. La plupart des hommes meurent par eux: «si les *payak* étaient tous bons, personne ne périrait.» Le plus souvent ils agissent par ordre d'un magicien, mais ils tuent aussi quand l'envie leur en prend, par caprice «comme un homme ivre». Même dans les morts accidentelles, il faut voir l'intervention d'un *payak*. Ainsi lorsqu'un jaguar dévore quelqu'un, ce n'est pas l'animal, mais un *payak* qui a fait le coup.

2° Les démons de la nature.

Les Toba croient à l'existence d'un certain nombre de démons, en dehors des éléments naturels personnifiés, tels que la femme Tonnerre *Kasurunra* ou la Pluie.

Soinidi est le maître des poissons. Il n'admet pas qu'on pêche inutilement et que l'on jette des poissons sans les manger. Il punit tout gaspillage. *Dawaik* est le maître des troupeaux de nandous. Lui non plus ne tolère pas que personne tue ses bêtes au-delà de ses besoins.

La petite vérole et un démon. Quand elle vous visite il faut parler bas.

Les chiens sentent sa présence et hurlent à la mort. Il faut les tuer car ils attirent l'attention de la maladie et elle accourt là où elle a entendu les aboiements. «Lorsque nous faisons la guerre, ne découvrons-nous pas les villages ennemis par les aboiements des chiens?»

IV^o Les magiciens.

Les magiciens dérivent leur pouvoir des *payak*. Chacun d'eux a en lui un esprit servant qui lui révèle l'avenir, l'instruit des choses occultes et exécute ses volontés. C'est par l'intermédiaire des *payak* que les magiciens retrouvent les âmes perdues, provoquent les maladies et tuent leurs ennemis.

Lorsqu'un serpent ou une araignée a piqué un individu, l'homme-médecine qui «souffle» le malade cherche à retirer de son corps l'esprit du serpent ou de l'araignée qui y a pénétré. Les Indiens ne font pas une distinction entre ce double de l'animal et l'animal lui-même, car le magicien est censé retirer des morceaux matériels de la bête venimeuse. Il ne semble pas non plus qu'ils considèrent celle-ci comme un *payak*; ils ne lui donnent pas en effet ce nom, mais celui de *l'ik* (*nanai-l'ik*), tel est le mot sous lequel on me désigna le double du serpent qui fut extrait devant moi.

En règle générale la science et le pouvoir magique sont révélés par les esprits. On se promène dans la brousse, sans penser à rien, quand brusquement on se trouve en présence d'un *payak* (esprit). Il est rare que dans ces cas on sache à qui l'on a affaire, car l'esprit vous apparaît sous les traits d'un indien quelconque. Il vous accompagne jusque chez vous sans dire mot. Une fois dans votre hutte, il se met à vous parler, bientôt le sommeil vous prend et vous vous endormez. En rêve, vous voyez l'esprit qui vous annonce que dorénavant vous pourrez chanter, à condition, ajoute-t-il que «tu montes sur un arbre et que tu t'abstiennes de manger avec excès. Tu ne te nourriras que de viande de chien ou d'oiseau que tu te garderas bien de cuire. Si tu ne fais pas ce que je t'ordonne, je m'en irai, mais si tu m'obéis et suis mes conseils pendant un mois, tu deviendras à ton tour homme-médecine.»

L'individu favorisé d'une telle révélation se peint le visage en noir et grimpe sur un *algarrobo* où il reste perché pendant de nombreux jours chantant sans arrêt. Il ne se nourrit plus que de viande crue, tout spécialement d'oreilles de chien. Il maigrit à vue d'œil. A force de secouer l'arbre les chants magiques lui sont finalement révélés.

FELIPE, un interprète toba de Descanso que je vis soigner avec succès un enfant mordu par un serpent, me raconta à la suite de quelles circonstances, il en était venu à pratiquer la médecine. «J'avais vingt-cinq ans environ, quand, me promenant un soir dans la brousse, je me trouvai nez à nez avec un être singulier. Il avait des poils semblables à de la laine de mouton et de longues moustaches. Il avait l'air d'être revêtu d'un gilet de poil et ses bras étaient velus. «Que cherches-tu?» me demanda-t-il. «Père», lui dis-je, «je suis allé à la pêche, donne-moi à manger.» L'esprit me donna du miel de la *lachiwana* et ajouta: «Tu vas rentrer chez toi et tu rêveras à toutes sortes de choses. Tu ne mourras pas, je te soignerai. Que désires-tu? A quelle catégorie d'hommes-

médecine veux-tu appartenir?» — «Je veux être de ceux qui guérissent les morsures de serpent.» «Tu les guériras, mais il te faudra payer le serpent auquel tu donneras un collier et de l'herbe. Rappelle-toi aussi que tu dois toujours être dédommagé de ta peine et que si le malade une fois guéri, ne s'acquitte pas, c'est à toi de mourir à sa place.»

L'esprit prit congé à la manière indienne en disant: «Je m'en vais.» Quelques jours plus tard, FELIPE rêva que de nombreux serpents cherchaient à le piquer sans y parvenir, mais il n'éprouvait aucun sentiment de crainte au milieu d'eux. Depuis lors il n'a plus peur des serpents qui ne peuvent rien contre lui. «Ce sont mes frères», me répétait-il souvent. Quant à l'être monstrueux qui se manifesta à lui, FELIPE est convaincu que c'est un «Esprit de serpents».

En principe donc, l'art magique est révélé par des esprits à des individus de leur choix, mais dans la pratique il arrive le plus souvent que de vieux hommes-médecine, instruits par les *payak*, forment à leur tour des disciples. Leur enseignement consiste uniquement à communiquer à leurs disciples ce qu'ils ont vu faire aux esprits.

Les chants dont la connaissance est nécessaire aux magiciens peuvent aussi être enseignés en songe: «Je dors et tout à coup je me mets à chanter. A mon réveil, je me souviens de mon chant et je ne l'oublie jamais.»

Pour devenir homme-médecine il faut également savoir deux danses: celle dite *hahot* et l'*asot sonran*. Leur origine est indiquée par leur nom même: toutes deux ont été empruntées aux Matakos chez qui *ahot* signifie «esprit».

Si un magicien de quelque renom décide de donner son pouvoir et sa science à un jeune homme, il l'appelle avant d'aller traiter un malade et lui dit: «Viens, je veux faire ton bonheur, aide-moi à soigner et en retour je te donnerai une chose qui te rendra fort et éloignera de toi le mal. Il te faudra croire tout ce que je t'enseignerai.» Le jeune homme va s'asseoir auprès du magicien pendant que celui-ci «souffle» et suce son client. Quand il a réussi à extraire le *payak*, c'est-à-dire l'objet qui, introduit par charme dans le corps du patient, était cause du mal, il le tend au novice. Celui-ci se le met dans la bouche et l'avale. Il est pris tout aussitôt de tremblements convulsifs, «il est travaillé par le *payak* qu'il a absorbé». Il chante alors sans répit le chant de l'esprit qui est en lui.

Il s'isole dans la brousse où il s'alimente presque exclusivement de petits oiseaux qu'il dévore crus, mais il peut manger aussi du chien, sans toutefois le faire cuire. Il maigrit, devient de plus en plus faible et pendant plus de vingt jours, il ne cesse de trembler. Durant cette période il n'interrompt pas un instant son chant qu'il répète sans trêve, mû par une force supérieure. Ce n'est que lorsque ce besoin de chanter a disparu qu'il sort de son état d'agitation et de demifolie. A partir de ce moment il n'a plus d'interdits alimentaires à observer et a rang d'homme-médecine (*pioronak*).

Les jeunes gens qui aspirent à la qualité d'hommes-médecine peuvent être consacrés par équipe. Ils s'alignent alors devant un magicien expérimenté. Celui-ci fait avec la main diverses passes, danse et récite des charmes. Tout à

coup, venu d'on ne sait où, un bâtonnet fend l'air et est attrapé au vol par l'un des candidats. Le magicien lui enlève le bâtonnet, le montre aux autres qui restent immobiles et se remet à danser et à chanter. Il s'approche ensuite du jeune homme qui a reçu le bâtonnet et lui demande s'il veut devenir homme-médecine. Puis il s'adresse au bâtonnet destiné à donner «la force du magicien»: «Mon frère, si tu veux entrer, entre! Sinon, n'entre pas.» Sur ce, il appuie le bâtonnet contre la poitrine du candidat et par voie magique l'enfonce jusqu'à la moitié dans le corps sans verser une seule goutte de sang. L'initié s'écroule comme foudroyé et reste évanoui. Lorsqu'il reprend ses sens, il se met aussitôt à chanter *s a c h a n s o n*. Le magicien retire le bâtonnet de sa poitrine et le lui remet, après quoi il répète la même opération avec tous les autres candidats. Quand tous ont subi l'épreuve il les harangue en ces termes: «Seuls ceux qui ont obtenu ces bâtonnets peuvent exercer la médecine. Ces bâtonnets vous ont été donnés par un serpent. Un homme-médecine rencontra jadis un serpent, sur sa demande celui-ci lui donna un bâtonnet.»

Les futurs magiciens sucent ces bâtonnets pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'ils en tirent du sang. Si le bâtonnet saigne, c'est signe qu'ils sont des hommes-médecine en titre et en fait. Ils montrent alors la baguette sanglante à leurs parents et amis qui leur disent: «Vous êtes de vrais magiciens, car le sang est sorti du bois. Ceux dont le bâton ne saigne pas, ne son pas des hommes-médecine.»

Un homme-médecine peut léguer ses connaissances à son fils lorsqu'il se sent trop vieux pour continuer à exercer sa profession. Il sera d'autant plus porté à le faire qu'il connaît tous les avantages du métier: la pratique de la magie n'est-elle pas la source la plus sûre de la richesse?

Les rites que nous venons de décrire ont pour but essentiel d'introduire dans le corps du futur magicien le bâtonnet dont il se servira plus tard pour exercer des envoûtements et qu'il fera pénétrer à son tour dans le corps de ses ennemis, mais pour les affliger cette fois de quelque maladie ou les tuer.

Les femmes peuvent également devenir magiciennes. Tout comme leurs collègues de l'autre sexe, elle doivent grimper sur un *algarrobo* (*Prosopis horrida*) et entonner le chant que l'esprit leur révèle. Celles qui ont subi cette initiation sont autorisées à «souffler» les malades. Ce dernier renseignement semble être contredit par ce que j'observais moi-même lorsque j'assistai au traitement de l'enfant piqué par une araignée dont il sera question plus loin. MARGARITA qui avait la réputation d'être un bon «médecin» faisait des passes magiques sur le corps du petit malade et désignait au magicien les régions du corps qu'il devait souffler et sucer. Elle-même m'expliqua que les femmes n'étaient pas autorisées à soigner par cette dernière méthode. Peut-être est-il fait exception pour les femmes qui ont reçu une révélation directe de l'esprit ou qui ont été consacrées par quelque homme-médecine réputé. MARGARITA ne se trouvait dans aucun de ces deux cas. A Sombrero Negro les magiciens attitrés étaient au nombre de quatre, mais, semble-t-il, il y avait encore plus de femmes exerçant cette profession.

Dans le récit que FELIPE me fit de sa rencontre avec l'«Esprit serpent», il

souligna avec une insistance particulière les recommandations de l'être sur-naturel au sujet des honoraires de l'homme-médecine. En guise de commentaire, il m'expliqua que si un médecin négligeait de se faire payer il ne tarderait pas à mourir. Aussi le magicien qui n'a pas été dédommagé de sa peine, redonne la maladie et dès lors elle est incurable. Ces renseignements me furent confirmés plus tard par KEDOK qui m'assura que quand un médecin n'est pas retribué, les *payak* offensés le tuent, ergo, les malades doivent s'acquitter de toutes façons. Il est vrai que si le patient meurt, sa famille est quitte envers le médecin. Les honoraires des magiciens sont élevés: ils peuvent monter jusqu'à vingt pesos, toute une fortune pour les pauvres Indiens.

Outre leurs honoraires les magiciens sont grassement entretenus par les gens de leur village qui vivent dans la crainte d'exciter leur ressentiment. «Si l'on ne donne pas à manger aux médecins, ceux-ci châtient les avarés. L'esprit aux ordres du magicien pénètre dans leur corps et avec un couteau leur coupe le cœur.» Il arrive souvent qu'un malade ayant consulté un homme-médecine s'entende dire: «Tu as été ladre, c'est pourquoi le sorcier t'a puni.» Par principe il ne faut jamais rien refuser à un magicien, mais au contraire prévenir ses désirs.

Les vieux magiciens jouissent naturellement d'un prestige supérieur à celui de leurs jeunes collègues. En bons confrères, les magiciens se jalouent mutuellement et cherchent à se nuire. «Lorsqu'un magicien rêve qu'il en tue un autre, c'est signe qu'il est plus puissant que son rival.»

Depuis quelques années les Indiens toba démoralisés ou soumis à l'influence des missions ne cherchent plus à entrer en rapport avec le monde des esprits par l'intermédiaire de leurs magiciens.

KEDOK a évoqué pour moi ces consultations avec sa verve et son luxe de détails habituels.

«Le magicien commence par se dissimuler sous une couverture à l'abri de laquelle il se livre à différents tours. Soudain il tremble de tous ses membres: c'est l'esprit qui s'approche. Il se met à chanter, mais sans s'accompagner de la sonnaïlle. Le chant qu'il entonne est celui de l'esprit (les esprits chantent et c'est pourquoi les magiciens chantent aussi). Le *payak* entre dans son corps et il sent alors un choc comme si quelqu'un le heurtait. Le *payak* s'entretient avec le magicien et lui apprend les mélodies que celui-ci doit connaître pour soigner ses malades. Souvent aussi, l'esprit dans le corps du magicien dit des choses mauvaises: «Qu'un tel meure», crie-t-il. «Que tel autre aille mal!» «Que ces hommes ne puissent plus marcher!» Puis, lorsque l'esprit a fini de parler, il s'en va. Le magicien se calme, il s'assied et fume sa pipe.»

Les esprits apparaissent également en songe et répondent aux questions qu'on leur pose «comme au téléphone».

Je dois également à KEDOK une anecdote personnelle, qui illustre la façon dont les sorciers procèdent pour nuire à leurs ennemis. Lorsque KEDOK reçut la fonction de gardien des chèvres de la mission, l'Indien qui en était chargé avant lui, en conçut du dépit et de la jalousie. Il tua l'enfant de KEDOK en se rendant de nuit dans sa maison sous forme d'esprit.

Le principal accessoire du magicien est la sonnaille (*poketá*). Celle dont il se sert pour chanter la chanson *nikalarakyé* qui chasse les maladies, est faite d'une courge non comestible (*čínrai*: porongo amargo), dans laquelle en guise de grelots on a mis des scarabées magiques (*kiyaraik*) et d'autres bestioles. Ces hochets sont sacrés et seuls les magiciens sont autorisés à les manier. Qui-conque d'autre oserait les faire tinter serait immédiatement ensorcelé. Aujourd'hui on ne trouve plus ces sonnailles magiques; les Indiens les détruisirent toutes lors de la venue des missionnaires.

Les calebasses qu'ils emploient pour accompagner les chants moins sacrés qu'ils font entendre lorsqu'ils boivent la bière d'*algarrobo* ou veulent honorer un hôte, sont des porongos dulces (*owiti*), sans doute une courge comestible. Ils chantent avec elle le chant *naiñakorok* («chant de danse pour se divertir»). Ce chant dont les magiciens ne connaissent pas la signification est d'origine choroti. Choroti, Chunupi et Toba le chantent de nuit. D'aucuns disent que cette mélodie a le singulier effet de rendre paresseux ceux qui l'écoutent.

V^o Traitement des maladies.

Toute maladie a la sorcellerie pour cause. Une femme que je soignais dans le village de LAGADIK et qui avait le bas-ventre rongé par un abcès affreux m'expliqua que son mal avait été provoqué par la première femme de son mari qui s'était vengée d'elle en exerçant des charmes sur son linge imbibé de sang menstruel. Le seul moyen pour elle de guérir était de retrouver le linge et de défaire le charme. Malheureusement l'envoutement avait eu lieu dans un autre endroit et il y avait peu de chance pour elle de pouvoir mettre la main sur le tissu ensorcelé.

La maladie est généralement conçue comme un agent matériel, bâtonnet, épine, insecte qui pénètre dans le corps et y exerce des ravages. Une femme, qui apparemment souffrait de sinusite, me dit qu'elle avait à la base du nez un ver qui lui mangeait la chair. Un vieillard, dont le pied était enflé, m'expliqua qu'il était plein de vers et qu'il se scarifiait avec un poinçon en os pour les expulser. Je lui désinfectai ses entailles avec de l'alcool. Lorsqu'il sentit la brûlure, il s'écria: «Je suis content, il me semble que toutes ces bêtes veulent sortir d'un coup.» Le lendemain le même individu vint me trouver et me raconta que pendant la nuit il avait entendu une sorte de bourdonnement et vu sortir la bête qui le tourmentait: elle était noire et avait un long bec.

Un autre malade cherchait à me convaincre de l'inefficacité de ses remèdes par ces mots: «La bête est dans mon nez, je sens qu'avec ton remède elle veut partir, mais ton remède tombe dans le ventre.»

J'avais pour voisine dans le camp une femme qui un matin me fit appeler et se plaignit de violents maux de tête. Je lui donnais de l'aspirine sans résultat. Elle se fit alors couper les cheveux, se ceignit le front d'un chiffon et appela un médecin. Celui-ci la «souffla» et lui suça le crâne. Il retira de sa bouche un énorme scarabée noir (*kiyaraik*), qu'il vint me montrer triomphant. Il me prêta l'insecte et m'invita à l'exhiber à l'assistance, mais il me recommanda en même temps de le lui rendre. Je m'exécutai de bonne grâce affectant le plus grand

étonnement et la plus vive admiration pour son habileté. Le visage de mon bon-homme reflétait une immense vanité et il m'aurait volontiers laissé son trophée s'il n'eut craint en me le cédant de ne pouvoir plus retirer d'autres *payak* à l'avenir. Il attacha un fil à la patte du *kiyaraik* et le garda dans sa hutte. MARGARITA, ma fidèle interprète, que j'avais contredite sur les causes présumées du mal de tête de la jeune femme, ne manqua pas de souligner sa victoire: «Je t'avais bien dit qu'il y avait une bête dans la tête, tu n'as pas voulu me croire!»

Je vais maintenant laisser mon ami KEDOK raconter la façon dont les hommes-médecine opèrent une cure: «Il souffle pour que le *payak* qui est entré dans le malade ait peur et ne le fasse pas souffrir. Il suce pour sortir le *kiyaraik*, cet insecte noir qui est *payak* et qui ronge la chair. Quelques magiciens réussissent à l'extraire, d'autres non. Il en est qui trichent et se mettent l'insecte dans la bouche avant de commencer le traitement. Si le malade après la cure continue à aller mal, c'est qu'il y a eu tromperie. Le malade peut avoir de nombreux insectes en lui et alors il faut les extraire l'un après l'autre. Parfois les médecins retirent des bâtonnets et différentes bêtes. Ils sont assistés dans leurs soins par des *payak*. L'esprit qui aide le magicien, est bon et il enrage contre celui qui est dans la chair et qui finit par perdre courage. L'esprit servant est dans le corps du médecin. Il dit à son adversaire: «Pourquoi es-tu entré dans cet homme? Si tu le tues, je ferai ton affaire.» Le bon *payak* tue le mauvais avec une flèche. Le chant du médecin est en réalité le chant du *payak* «qui chante à son gré».

En deux occasions, j'assistais à une cure complète et je crois intéressant d'en exposer toutes les péripéties. Elles contribueront, je n'en doute pas, à éclaircir les représentations mystiques des Indiens.

Comme je me prenais un matin aux environs du village de Descanso avec SIKALARI, un petit garçon de six à sept ans pour lequel j'avais de l'amitié, celui-ci fut piqué par un serpent. Je m'empressai de lui faire une ligature au-dessus de la cheville pour arrêter la circulation. Cette mesure reçut l'approbation des Indiens accourus aux cris de l'enfant, mais je suis convaincu qu'ils lui attribuèrent une valeur magique, car ils deserrèrent le nœud que j'avais fait. Je voulus sucer la plaie pour en extraire le venin. On m'en dissuada: seuls le père ou la mère pouvaient le faire avec quelque succès.

Pendant qu'on emportait l'enfant chez ses parents, des Indiens partirent à la chasse du serpent qu'ils réussirent à tuer. Comme je l'appris plus tard, il est indispensable à la réussite de la cure que le médecin vit l'auteur du mal.

Le petit garçon fut étendu par terre et MARGARITA, mon interprète, prit le serpent et introduisant sa queue sous sa manche, elle l'appliqua longuement contre son poignet. Il fallait, me dit-elle, que le serpent sût qu'il était entre ses mains. «Il est mort, ajouta-t-elle, mais non son esprit.» Ensuite MARGARITA passa les mains au-dessus du corps du patient, exactement comme l'aurait fait un magnétiseur. FELIPE qui avait été appelé entre temps arriva en toute hâte et s'agenouillant près du blessé, commença par caresser doucement sa cuisse et à souffler comme s'il voulait en chasser le mal, puis il se mit à la sucer

avec une telle violence qu'il en fit sortir du sang. Ce sang, il le crachait dans sa main qu'il essuyait à ses cheveux ou à son aisselle. En agissant ainsi il ne faisait qu'obéir au serpent qui se refuse à partir si l'on s'essuie ailleurs qu'aux parties du corps indiquées.

FELIPE souffla de nouveau sur la cuisse et la jambe du blessé en crachotant et en faisant entendre des *pöpöpöpö* saccadés. Avec la main en creux, il faisait le geste de repousser quelque chose, en l'occurrence le serpent. Il s'arrêta un instant pour chanter. L'air monotone qu'il entonnait était une invitation au serpent pour qu'il parte.

Le serpent, lui, connaît bien cette mélodie: on la chante chaque fois qu'il a mordu un homme. Il est comme fasciné par elle et est obligé de se dresser pour regarder la bouche du chanteur. Celui-ci lui dit: «Je suis ici, je t'en prie, o serpent, ne fais rien! Le pauvre petit enfant! Tâche de sortir.» Le serpent pense: «C'est bon, je peux partir, j'ai trouvé mon fils, il faut me payer.» A ce moment le malade ressent une vive douleur: c'est le serpent qui se tourne pour s'en aller. Il ne consent à se retirer que s'il connaît le chant et que s'il croit que l'enfant est son fils.

FELIPE saisit alors la cheville et la serra fortement entre ses doigts pour empêcher le serpent de rebrousser chemin. Il lui susurait tout doucement: «Je suis fatigué, je suis étourdi, fais moi le plaisir de sortir.» Une fois le serpent dehors, il n'est plus nécessaire de chanter.

Bien qu'il fut censé avoir éloigné le serpent, FELIPE n'en continua pas moins à souffler les membres du malade avec une énergie redoublée, mettant ses mains en cornet pour guider le courant d'air. Epouvanté l'enfant fondit en larmes et sa mère lui prit la tête sur ses genoux pour le rassurer et le consoler. Le magicien se releva et avec des signes d'impatience demanda qu'on lui passa d'urgence un collier en perles de verre (*malré*). Une femme enleva le sien et le médecin l'appliqua contre la jambe de l'enfant et l'attacha au-dessus de la blessure. «Le serpent», m'expliqua-t-il par la suite, «est le maître des perles et il n'osera jamais remonter dans le reste du corps.»

Avant de terminer son traitement, FELIPE ordonna au père de sucer le ventre, la poitrine et le front de son fils. L'homme fit ce qu'on lui dit et retira, m'assura-t-on, les os, les yeux et la queue du serpent qui étaient restés incrustés.

J'avais observé au cours de cette scène que FELIPE après avoir sucé la cuisse à plusieurs reprises crachait avec force comme s'il rejetait une substance nuisible. Il satisfait ma curiosité en ces termes: «Quand le serpent mord quelqu'un, il laisse dans la plaie ses dents et son cœur. Si on ne les retire pas, ces dents et ce cœur se transforment à nouveau en serpent et causent infailliblement la mort de leur victime. Parfois les dents restent accrochées dans la chair et le travail de l'homme-médecin devient alors très pénible. Souvent aussi on extrait des papillons et des vers mangés par le serpent et qui sont entrés dans la personne de celui qu'il a piqué. L'œil du serpent pénètre aussi dans l'organisme, mais jamais le cœur. Le père de l'enfant que tu as vu sucer a retiré des vers, mais il les a avalés.»

Quelques jours plus tard je fus appelé auprès d'un enfant d'une dizaine d'années qui avait été piqué par une araignée de l'espèce géante dite *araña pollito*. Il était couché par terre et sa mère à ses côtés récitait un charme. Le malade souffrait horriblement et quatre jours de jeûne l'avaient réduit à un état squelettique. Il était en traitement depuis le moment de l'accident. Lorsque j'arrivai je trouvai un magicien agenouillé auprès de lui, qui étendait sur son corps sa main mouillée de salive, puis soufflait de toutes ses forces. Chaque fois que le médecin expirait l'air, il faisait entendre un curieux raclement de la gorge, comme s'il avalait avec peine quelque objet gênant. MARGARITA s'assit auprès de l'enfant, l'examina longuement et montra du doigt l'aisselle. Le magicien suça immédiatement la partie désignée. MARGARITA palpa ensuite le dos, puis les côtes du malade et chaque fois l'homme-médecine appliqua sa bouche contre la région qui lui était indiquée.

Je demandai à MARGARITA de me dire à quels symptômes elle reconnaissait les points du corps que le magicien devait souffler et aspirer. Elle se guidait, me répondit-elle, par la présence de petites taches, analogues à des petits fils blancs. Ces marques indiquaient que là se trouva quelque partie du corps d l'araignée. Pour me convaincre, le magicien cracha dans sa main après une succion particulièrement vigoureuse et me montra quelques mucosités blanchâtres: il déclara sans hésiter que c'étaient les œufs de l'araignée qu'il venait d'extraire de dessous la peau. Quelques instants après il réussit à avoir la tête de la bête. Pendant qu'il sortait un à un tous les organes de l'araignée, MARGARITA faisait des passes avec les mains sur le corps de l'enfant. Ses mouvements rappelaient beaucoup ceux d'un sourcier manœuvrant sa baguette. Elle s'arrêta un instant comme pour écouter un bruit lointain et pointa une autre partie du corps du malade que le magicien se mit en devoir de traiter comme les précédentes. MARGARITA fit de même avec tout le corps et obéissant, le magicien suivait ses indications. Bras, jambes, yeux, oreilles furent sucés copieusement.

MARGARITA, qui ne cessait de faire des gestes rituels avec les mains, peu avant la fin de la cure, massa les bras et les jambes du patient lentement et avec force. Elle croisa les bras du malade sur sa poitrine et le recouvrit d'un linge. Elle procéda de même avec le reste du corps. On me fit remarquer que la laine noire était particulièrement efficace en de telles occasions.

La civilisation andine a exercé sur les Indiens du Chaco une influence considérable dans le domaine de la culture matérielle. Cette action s'est étendue à certaines conceptions religieuses ou magiques; c'est pourquoi nous trouvons côte à côte deux représentations distinctes des causes de la maladie. D'une part la théorie primitive qui veut que les maladies soient provoquées par la présence dans un individu d'un corps étranger, introduit par voie magique, et de l'autre la croyance que les états de faiblesse ou la mort sont motivés par la perte de l'âme, dérobée par un esprit. Je pus découvrir cette seconde opinion grâce à une anecdote racontée par KEDOK. Ayant été une fois très malade, KEDOK s'adressa à un magicien réputé appelé YORAIKE. Celui-ci déclara que son âme, alors qu'elle vagabondait seule pendant le sommeil de son maître, avait été capturée par un méchant sorcier et mise en cage. YORAIKE partit à sa poursuite.

Il la chercha dans le ciel, sous terre et finit par la découvrir dans un lieu écarté où elle s'était enfermée. YORAIKE offrit de la délivrer moyennant un salaire assez élevé. On lui donna ce qu'il demandait, mais KEDOK n'en continua pas moins à aller de plus en plus mal. Le magicien expliqua qu'il avait bien pu retirer l'âme de sa cage, mais qu'une fois libérée elle s'était enfuie à nouveau. Sceptique et mécontent de son médecin, KEDOK décida de s'adresser au missionnaire qui le guérit avec des remèdes.

Les Toba m'ont assuré que les tatouages qu'ils se faisaient sur les cuisses et les bras avaient une valeur préventive ou curative, au contraire de ceux qu'ils portaient sur la face et qui étaient un simple ornement. «Le tatouage tue les bêtes qui sont entrées en vous, d'où la forme de flèches qu'ont certaines de ces figures. La bête sent la piqûre et elle s'en va.»

Pour terminer ce chapitre, j'indiquerai brièvement quelques remèdes employés par les Toba.

Toute partie du corps malade doit être entourée d'une corde ou d'un lien quelconque. Cette précaution n'a pas pour objet, comme on l'a supposé, d'empêcher les maléfices de pénétrer dans le corps, mais au contraire d'éviter que les bonnes influences introduites par le magicien dans la personne du malade n'en ressortent. Les parties malades sont ligaturées après le traitement.

Lorsque la tête vous fait mal, il faut la raser. Pour traiter les éruptions cutanées, on emploie l'écorce de mistol trempée dans de l'eau et bouillie. On étend sur les blessures de la farine et on les panse avec des feuilles vertes (*nokyét*). Les plaies sont toujours lavées à l'eau tiède.

On oint les membres contusionnés avec une substance noirâtre tirée de la coque d'un fruit charrié par le Pilcomayo (*larañalá*).

La cendre de l'hediondillo (*widaraipol'o*) sur une blessure la soulage.

Plusieurs Toba m'ont assuré que les proches parents d'un malade pouvaient absorber les remèdes en lieu et place du patient.

On a recours, pour soigner les animaux, aux mêmes procédés que pour les hommes: on les «souffle», on crachote sur eux et on fait des passes avec les mains sur la partie malade. J'assistai un jour aux soins qu'un magicien prodiguait à un âne. Il avait passé autour du cou un collier en laine pailleté de rondelles de coquillage et son ardeur et ses mouvements étaient les mêmes que s'il s'était agi d'un parent ou d'un ami. Je fus obligé de donner pour l'âne un bout de papier trempé dans de la teinture d'iode bien que le pauvre animal n'en eut nul besoin.

VI° Pratiques magiques diverses.

Mon arrivée dans le campement de LAGADIK, à Descanso, coïncida avec la saison de l'*algarrobo*. Les Indiens me demandèrent l'autorisation de préparer leur bière et comme je la leur accordai bien volontiers, ils décidèrent d'envoyer les femmes le lendemain cueillir les caroubes.

Le même soir une vieille se mit à chanter tout en exécutant une danse extrêmement simple qui consistait en une marche rapide les genoux pliés. Elle s'arrêtait de temps à autre pour tenir un discours dont la teneur était, en résumé



Abb. 1. Indiens pilaga masqués et peints.

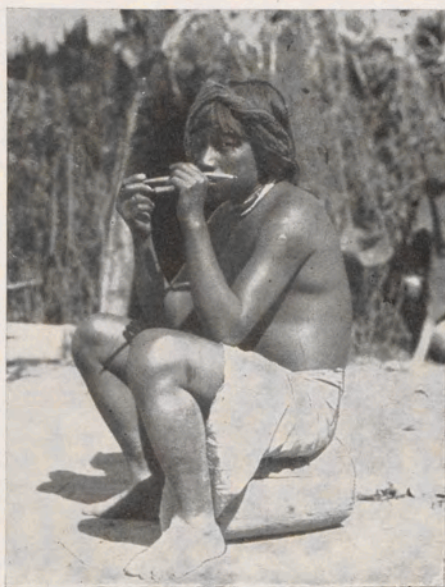


Abb. 2. Indien toba jouant de l'arc musical.

Abb. 3. Enfants pilagá s'exerçant au tir à l'arc.



Abb. 4. Hutte pilaga.

celle-ci: «Que l'*algarrobo* mûrisse, qu'il y en ait beaucoup l'année prochaine, nous sommes heureux que tu sois là et que tu manges avec nous.»

La même vieille dansa tout autour de moi lorsque je montai en selle pour partir à Sombrero Negro. Son chant et sa danse devaient rendre mon voyage heureux.

Les Toba attribuent des propriétés magiques au son de leur hochet ou sonnaille (*poketá*) et au chant dont ils l'accompagnent. Ces mélodies, ils les commencent sur une note élevée et abaissent graduellement le ton jusqu'à ce qu'ils atteignent des notes extrêmement basses qu'ils répètent en sourdine. On chante ainsi la nuit pour que l'*algarrobo*, dont les gousses concassées mijotent dans l'eau, fermente ou pour nous exprimer à la manière indienne, devienne *čim*, forte, piquante. La nuit lorsqu'il leur arrive de pouvoir boire du maté, ils passent des heures entières à chanter en agitant cet hochet. Un groupe d'Indiens toba ne voyagera jamais sans cet instrument de musique rudimentaire et sacré.

Magie sympathique: La meilleure méthode d'illustrer les croyances des Toba sur ce sujet est de reproduire fidèlement quelques anecdotes de mes informateurs.

«Il y avait à Sombrero Negro une femme qui aimait un homme sans être payée de retour. Elle recueillit un peu de sa propre salive et la donna à une amie qui faisait la cuisine de celui dont elle était éprise. Cette dernière mêla la salive aux aliments qu'elle préparait. Après les avoir mangés, l'homme devint éperdument amoureux de la jeune fille qu'il avait dédaignée.

Par le même moyen on peut tuer. Une femme qui était follement amoureuse d'un jeune homme fut tellement dépitée de sa froideur qu'elle décida de le faire mourir. Elle demanda à une compagne de ramasser un peu de la salive de cet homme, ce que celle-ci fit en s'aidant de baguettes. Si elle avait touché la salive avec ses doigts, elle aurait été également envoûtée. L'amoureuse rebutée prit cette salive et alla se cacher dans la brousse. Là elle la fit bouillir dans une marmite en terre avec d'autres produits dont elle avait le secret. Pendant tout le temps que le liquide cuisait, il lui fallait le remuer avec une branche de «sacha sandia», tout en se gardant d'y toucher. Avec une crosse ou club qui sert à jeter la balle au jeu de hockey (*elém*), elle brisa la marmite et à ce même instant sa victime tomba morte, la langue et la gorge brûlées.

On peut également ensorceler quelqu'un avec ses excréments. On les fait bouillir comme la salive, mais on ajoute à l'eau de la résine d'*algarrobo*, de la graisse de serpent, de caïman et de crapaud, un morceau de fourmière, de l'herbe fine, des os de mort broyés, etc. L'homme envoûté sent des brûlures au derrière et souffre d'entérite.

Un morceau de chemise imbibé de sueur et traité de la même façon détermine une éruption cutanée, un amaigrissement progressif et la mort. Si l'envoûtement s'est exercé sur vos cheveux, vous les perdez, vous vous couvrez de boutons et vous mourrez. S'il a eu pour objet votre cravate, votre cou bourgeonne et l'issue de la maladie est la même.

KEDOK a failli être ensorcelé par une de ses femmes qui s'était appropriée un morceau de sa chemise et de son chapeau. Il s'en tira avec des plaies sur la tête et sur le corps.

Charmes d'amour : Avec la plante *kuwaká*, qui pousse en des endroits sablonneux, on prépare un charme d'amour particulièrement puissant. On utilise pour cela la racine, qu'il faut arracher en ayant bien soin d'enfouir sur place le fruit et la tige, si l'on ne veut perdre sa peine. On conserve cette racine pendant dix jours jusqu'à ce qu'elle soit sèche, et on la réduit ensuite en poudre pour la mêler à du roucou (*mapoli*) que l'on obtient des Chiriguano. L'amoureux dédaigné so oint le visage avec cette pâte rouge et s'approche de la femme convoitée en se mettant au vent de façon à ce qu'elle soit atteinte par les effluves de son produit. Il peut être presque sûr que ce même soir la femme lui enverra quelqu'un pour lui dire de venir coucher avec elle. Si elle se montre indifférente, il faut recommencer l'opération et renouveler son roucou.

En cas d'échec on a recours à la plante *lači* qui n'est qu'un grêlon qui a réussi à germer. On pulvérise cette fleur et on s'en enduit comme pour le *kuwaká*. On fait de même avec la fleur et la racine de *kato* (verdolago), qui abonde dans les terrains à salpêtre, et avec les fleurs de *poiliñi*.

La fleur blanche de *nařanarálči* jouit d'une certaine réputation comme charme d'amour. Séchée et pulvérisée, elle est conservée dans de petits sachets en cuir. L'Indien qui veut réussir auprès d'une jeune fille s'en frotte les bras et toutes les parties du corps susceptibles d'être touchées par la jeune fille. Avant de se servir de cette poudre, il lui adresse une courte prière: «Donne-moi une femme, aide-moi. Je veillerai sur elle et je la soignerai bien.» Il essaye de ce «remède» pendant plusieurs nuits et s'il parvient à ses fins, il le jette.

Les femmes lorsqu'elles vont danser s'enduisent le dos d'un onguent tiré de la plante *welča* dans l'espoir que l'homme qui les touchera leur restera fidèle.

Certains amoureux recueillent un peu de terre humectée par l'urine de la femme qu'ils désirent, la mettent dans un tronçon de bambou, où ils enferment un insecte appelé *mil'iki* ainsi qu'une aiguille et du fil. Ils s'assient près de la femme et, sans qu'elle s'en doute, passent l'aiguille et le fil dans le pan de son pagne. Ceci fait, il faut se faire épouiller. Si celle que vous aimez y consent votre succès est certain.

Quelques jeunes gens taillent un bout de bois en forme de clou (*nočrat-loo* «instrument d'urine») et le plantent dans le sol que la jeune fille dont ils sont amoureux a mouillé de son urine. On laisse le clou sur place et l'on va voir quelques jours plus tard: s'il s'est enfoncé, c'est signe que la femme vous aime et est prête à vous accorder ses faveurs. On le remercie en lui disant: *mali adim*. Si le clou est tombé, mieux vaut ne pas insister.

ČELINI, le cuisinier de la mission de Sombrero Negro, avait un voisin, qui lui délégua sa sœur pour lui demander de dormir avec elle. ČELINI s'y refusa énergiquement. La jeune femme demanda à son aînée de lui préparer un charme qui changerait les sentiments de celui qui la dédaignait. Celle-ci se procura de la cervelle d'un oiseau appelé *načidodo* et la mélangea à de la nourriture qu'elle fit porter dans la hutte de ČELINI par une vieille femme complice. ČELINI à son retour goûta de ce plat et épousa la jeune fille. Comme elle lui demandait un jour: «Pourquoi ne voulais-tu pas de moi?», il lui dit qu'une vieille femme lui avait déconseillé de se marier avec elle.

VII^o Présages et rêves.1^o Présages.

Les Indiens Toba sont extrêmement superstitieux. J'ai noté un certain nombre de signes qu'ils considèrent lourds de conséquences.

Ils n'aiment pas que certains oiseaux noirs qui vivent en bande, les *putanre*, viennent se poser sur une hutte, car ceux-ci annoncent ou causent la mort des habitants. Lorsque les *putanre* s'approchent d'un village on bat des mains pour les faire fuir.

Comme il est naturel, c'est en temps de guerre que les moindres faits prennent une importance exceptionnelle. Si une troupe de guerriers rencontre sur la route un chat-tigre, un serpent ou un jaguar qui rugit en grattant le sol, il lui faut revenir sur ses pas. Il en va de même, si un oiseau noir *kadawe* (en esp. «viuda») traverse les rangs. La vue d'une chevreuil vous apprend que vous ne trouverez plus les ennemis qui ont abandonné leur village. Par contre le cri du puma (*yaliará*) vous annonce leur approche.

Si l'on assiste au combat de deux *yulo*, il convient d'observer avec soin dans quel sens s'enfuit l'oiseau vaincu. S'il part du côté de l'ennemi vous pouvez compter sur la victoire, si, par contre, il se dirige de votre côté, n'hésitez pas à renoncer à l'expédition.

Les cris du renard sont de bonne augure, comme du reste, le piaillage du *načigelók* qui en voltigeant autour de vous prédit que vous ferez un carnage de vos ennemis. Le tatou (*napam*), qui passe au milieu d'une bande d'Indiens sur le pied de guerre, apporte la nouvelle que l'ennemi effrayé ne veut pas combattre et s'apprête à offrir des présents en signe de paix.

Le cri du *wolé* dans un village veut dire que deux troupes ennemies se battent dans les environs.

L'Indien en voyage est également attentif aux moindres indices que la nature peut lui fournir sur le sort qui l'attend. Le *waqáu*, oiseau à la poitrine blanche est de bonne augure, le *pedelkaik* de mauvaise. La tortue (*napotáranak*) présage une bonne chasse.

2^o Le rêve.

Les Toba expliquent le phénomène du rêve de la façon la plus classique: par la séparation momentanée du corps et de l'âme pendant le sommeil. La fatigue que l'on éprouve parfois en se levant est causée par une absence prolongée de l'âme qui souvent tarde un jour entier avant de réintégrer son domicile. Sitôt qu'elle est de retour on recouvre ses forces.

De même que les Lenguas, les Toba ne distinguent toujours très exactement entre le rêve et la réalité ou, si l'on veut, attribuent aux rêves un caractère d'authenticité que la plupart d'entre nous leur refusent. JOHN ARNOTT, missionnaire anglais de Sombrero Negro, me raconta à ce sujet une anecdote très significative. Une nuit il entendit des cris, des pleurs. Il alla voir et trouva les Indiens dans une agitation extrême. «Nous étions en train de chercher du miel», lui racontèrent-ils, «les Blancs sont venus et ont tué deux d'entre nous.» Le Cacique voulait réunir ses gens et tout le monde courait s'armer. Huit Indiens

pourvus de fusils étaient prêts à partir pour se venger. Mr. ARNOTT fit une enquête dans les huttes du voisinage habitées par des colons. On n'y savait rien de cette affaire. Il donna l'ordre alors d'aller chercher les morts. Les Indiens partirent, suivirent toutes les pistes, examinèrent le sol pour voir s'il n'avait pas été remué, mais ils ne trouvèrent absolument rien. Le lendemain, à l'aube, un magicien déclara qu'un renard lui avait annoncé en songe que tous les hommes absents reviendraient, même ceux qui étaient morts. Effectivement le soir même personne ne manquait.

Toute cette agitation et ces inquiétudes avaient eu pour cause le rêve d'un enfant qui avait vu son père et son frère morts. Sa mère avait si peu mis en doute son récit qu'elle entonnait déjà les complaintes funéraires.

Les songes plus que tout autre signe permettent de prévoir les événements heureux ou malheureux. Si un individu rêve qu'un autre a tué son esprit pendant son sommeil, ce n'est pas forcément le présage de sa propre mort. Il peut s'agir de la fin prochaine de sa femme ou d'un parent plus éloigné. Mais si la personne, qui a fait ce songe, tombe malade, il accusera de sorcellerie l'individu qu'il aura vu pendant son sommeil. La famille cherchera à en tirer vengeance.

KEDOK rêva qu'il allait être emprisonné et ce fut bien ce qui lui arriva. Son père, avant d'être tué par des soldats argentins, avait eu un songe prémonitoire. Les parents qui revoient en songe un enfant mort risquent d'en perdre un autre.

Voir en songe du sucre ou du miel, vous annonce un rhume; une lagune: quelque maladie. Il est avantageux de rêver de poisson, vous gagnerez de l'argent, mais si vous avez aperçu un animal égorgé, un malheur vous menace.

La veuve qui a l'impression de dormir avec son mari se remariera bientôt.

Les rêves ont l'avantage de vous révéler les desseins cachés des sorciers. Si, pendant votre sommeil, vous avez le sentiment qu'un serpent veut vous piquer, prononcez un charme et le reptile ira tuer celui qui l'a envoyé. Votre esprit aura été plus fort que celui du sorcier. Le magicien qui voit l'âme d'un mort en conclut que celui-ci revient pour tourmenter les siens.

3^o Rêves profanes.

L'étude des rêves prémonitoires m'a conduit à celle des rêves tout court et j'ai demandé à KEDOK de me raconter chaque matin le songe de sa nuit. J'ai enregistré ces rêves dans l'espoir que ces documents pourraient être de quelque utilité aux psychologues qui désireraient analyser les rêves des primitifs. Si je publie ces quelques rêves, c'est uniquement pour apporter une contribution à un domaine qui n'a jamais été étudié pour l'Amérique du Sud et à peine pour les autres continents. Je doute fort que les psychanalystes puissent tirer quelque profit de ces pages.

«Tigre» commença par me donner un résumé de quelques-uns de ses rêves les plus fréquents.

1^o «Je rêve de mes voyages aux factoreries et des gens que j'emmène avec

moi, de sacs pleins d'argent, que je suis un grand chef, que je commande à tout le monde. Il m'arrive de rêver que je dors avec une jolie femme, que ma femme me trompe et que je la bats, qu'elle m'abandonne et s'en va avec mon enfant. Je crois être nu, un ami vient et me touche par derrière. Je m'enfuis: tout le monde rit et cela ne me plaît guère. Je tombe dans de la boue et quelques individus veulent me tuer. Arrive un blanc grand et fort et il m'attache les pieds.»

«Je rêve que je vole et que j'ai des ailes, mais ce sont mes bras que j'agite comme un oiseau. En m'approchant de terre, je vois un troupeau de vaches. Je dois grimper sur un arbre, les vaches me suivent. Je me remets à voler. Les vieillards se demandent, comment je m'y prends pour voler. Je passe un fossé espérant qu'il arrêtera les vaches, mais elles le sautent et continuent leur poursuite. Je plonge dans l'eau et je passe une lagune à la nage. J'entre dans un *algarrobal* et je le traverse comme une balle. Les gens croient que je suis un esprit.»

2^o «Nous étions dans une factorie. En route nous rencontrons une bande de Matakos dont l'un d'eux dit: «Nous avons rencontré KEDOK, il a tué un de nos parents, maintenant nous allons le saisir.» Il me prit par la main et me dit: «Allons, viens mon petit ami!» Je le suivis et les autres allèrent se cacher derrière une maison pour m'égorger par surprise. Je profitai d'un instant, où il me serrait moins fort pour m'enfuir et je reconnus alors ceux qui voulaient me tuer. C'étaient l'interprète NATO, les caciques SERAFIN et TALERO. Je marchais en avant, celui qui m'emmenait tendit une lanterne à un camarade et m'éclaira. On me tira un coup de revolver sans m'atteindre. Je leur demandai: «Pourquoi tirez-vous sur moi?» Ils dirent: «Comment! Il n'est pas mort?» Je restai debout et ils avaient beau me cribler de balles, je ne tombai pas. Ils finirent par me laisser et je m'enfuis voir l'administrateur. Je lui expliquai ce qui m'était arrivé et il me demanda le nom de ceux qui avaient voulu m'assassiner. J'allai chez les Matakos et je ne trouvai que 255 femmes qui firent cercle autour de moi. L'administrateur demanda aux Matakos: «Pourquoi avez-vous voulu tuer KEDOK? Il a amené plus de gens que vous autres.» Ils répondirent: «Nous l'avons pris pour le faire boire.» — «Ce n'est pas vrai, vous avez voulu le tuer.» L'administrateur séquestra leurs armes et me les donna. Il dit: «Je n'aime pas les Matakos: ils sont paresseux. Vous, Toba, vous êtes bons et vous vous conduisez bien.» Il ordonna à un agent d'apporter les armes. Les Matakos partirent. Je pris celui qui avait tiré sur moi, je l'attachai et le tuai. Je lui enlevai sa chevelure, je la fis sécher à la fumée. Les femmes criaient, dansaient et je fis un cadeau à l'administrateur. Je rêve toujours d'armes.»

3^o «Je revenais de la factorie, quand un homme me traita de coquin et m'accusa d'avoir volé de l'argent. Celui qui me faisait ce grief, l'avait entendu dire. Nous allâmes tous les deux voir le calomniateur. Une femme intervint et dit: «Qui a volé l'argent?» La maison où ils me conduisirent était la mienne et la femme était la mienne. Cet homme se fâcha avec elle et lui reprocha de ne pas avouer que j'avais volé de l'argent. La femme répondit: «Je ne l'ai pas dit, car c'est mon mari.» Cet homme prit alors ma femme et voulut la tuer avec un grand couteau. «Si tu fais cela», lui dis-je «je te brûlerai sur un bucher. Je suis l'élève d'un Monsieur venu derrière la maison.» L'homme qui voulait

assassiner ma femme dit: «As-tu vu que KEDOK va toujours avec des Messieurs. Il ne faut pas se colleter avec lui.» Ma femme rentra chez elle et me donna un pistolet et un winchester, car le Monsieur m'avait autorisé à tuer ces gens. Quand ils me virent ainsi armé, ils dirent: «Mon fils ne nous tue pas.» Je tirai en l'air. Le Monsieur m'emmena avec ma femme et nous donna des chevaux pour tous. Nous arrivâmes à une lagune pleine de caïmans, les caïmans sortirent de l'eau pour attraper ma femme. Nous nous enfûmes et je me réveillai épouvanté.»

4° «Nous étions en train de boire: il y eut une bousculade et un combat. Un petit garçon faisait des prodiges de valeur. On me frappait et on me disait: «Tu reçois toujours des cadeaux des blancs, comme si tu étais un cacique. Nous allons nous fâcher avec toi.» Ils me rouaient de coups et l'un d'eux tira son couteau pour me blesser. Je fis un saut et m'envolai. Mes adversaires restèrent à terre. On m'emmena à la mission. Le missionnaire me dit: «Que se passe-t-il?» — «Ces gens là veulent me faire du mal.» — «S'ils veulent te faire du mal, nous les chasserons, nous brûlerons leur maisons. Personne ne te fera du mal.» Ils me firent des cadeaux et mes gens partirent. Ils encerclèrent pour moi un troupeau de juments. J'envoyai ma femme attraper des chevaux. J'étais avec les gens de la mission, je parlais et je leur disais d'agir de telle ou telle façon, que telle chose convenait ou non. Je me réveillai.»

VIII° Les charmes et talismans.

KEDOK me décrivit certaines petites boules, différemment colorées que l'on trouve dans les bois et qu'il m'affirma être des excréments de l'arc-en-ciel (*posak*). Les précautions à prendre consistent à éviter d'être poursuivis par le météore qui cherche à vous tuer par le vent et par la pluie. Pour cela, il faut brouiller sa trace, faire des crochets et courir à toutes jambes. S'il vous attrape, l'arc-en-ciel vous enferme dans son antre. Un autre moyen est de cacher son trésor dans de la paille et d'uriner.

On fait avec ces boules une amulette que l'on place dans un sachet de cuir porté sur la poitrine. Le père la lègue à son fils, le mettant ainsi à l'abri des entreprises malfaisantes des esprits et en premier lieu du sien propre.

Les chasseurs de nandou portent une ceinture en cuir dans laquelle sont cousues des plumes d'un oiseau jaune, des cils de nandou et certaines plantes que mangent les nandous, etc. Ils font également brûler un bois résineux (*manik-loo*), dont ils s'enduisent le corps.

Les croix de fils (*Fadenkreuz*), (en toba: *dagé*), dont les branches sont réunies par des fils de diverses couleurs et surmontées de plumes blanches et noires, étaient des talismans que l'on passait dans son bandeau frontal. Elles vous préservaient à la guerre.

Les cuirasses ou collets en peau de jaguar sont censées donner du courage à ceux qui les portent.

IX° La puberté.

Les jeunes filles qui ont leur premières règles (*nitairai*) sont enfermées jusqu'à ce que le sang cesse de couler. Elles ont le visage couvert d'une pièce

d'étoffe ou d'une peau et ne peuvent en aucune occasion sortir de jour. Elles sont obligées pour satisfaire leurs besoins naturels d'attendre la nuit. Pendant toute cette période critique elles ne peuvent manger ni viande ni poisson, sans quoi leur ventre enflerait.

Si la jeune fille a pour père un cacique, on célèbre des jeux, des danses et l'on fait tinter des sonnailles (carillons faits de grelots, primitivement de coques de fruits). La fête est égayée par des beuveries de bière d'*algarrobo*. L'apparition des signes de la puberté est également l'occasion de réjouissances chez les gens du commun si le père de la jeune fille le veut ainsi et si lui (ou elle?) est aimé (?). Les danseurs cherchent mutuellement à se faire tomber.

Après cette réclusion les femmes qui ont leurs règles (*nayák*) ne sont soumises qu'à un seul interdit: elles ne peuvent ni se baigner ni aller chercher de l'eau à la rivière. Si elles enfreignent ce tabou, elles provoqueront de grandes pluies et un nouveau déluge⁴. Dans l'eau il y a une grande bête et si elle sent l'odeur du sang, elle demande au ciel de faire tomber la pluie et cette pluie peut détruire le monde. Un mythe justifie le tabou:

«Une femme avait ses règles. Selon la coutume elle se tenait dans sa hutte sans en sortir, la tête recouverte d'une étoffe. Sa mère et toutes les autres femmes étaient parties cueillir des fruits et des gousses d'*algarrobo*, la laissant toute seule. La jeune femme avait une soif terrible. Elle alla chercher la cruche, mais elle était vide. En partant, ses parents avaient oublié de la remplir. Désespérée, elle se mit sur la tête un linge, s'en passa un autre entre les jambes, se chaussa de sandales et prenant une cruche s'en alla puiser de l'eau au puits. C'était un si petit puits qu'elle ne pensait pas mal faire. En remontant, comme elle était en train de boire dans une calebasse, elle vit au fond du trou deux grands yeux qui la regardaient et la forme monstrueuse du *l'ik*, un serpent à la bouche et aux dents énormes. Pour se déplacer il se roule sur lui-même et c'est en se traînant qu'il va en quête de sa nourriture. D'aucuns disent qu'il ressemble à un *yuchan*⁵. Ce serpent est l'arc-en-ciel lui-même.

La femme épouvantée s'enfuit. Lorsque la mère revint, la fille lui dit: «Maman, j'ai bu de l'eau.» «Où?» «Au puits», répondit-elle. «Alors il va pleuvoir», annonça la mère.

Effectivement ce même soir la pluie tomba sans arrêt. L'arc-en-ciel apparut. Tout le village devint vert et il commença à s'enfoncer avec les hommes, les animaux et les huttes, car le sol s'était ramolli. Puis lorsque tout fut englouti, le terrain redevint comme avant.

Quelque temps après un Indien qui passait par là fut surpris de ne plus trouver trace du village qu'il connaissait. Il s'arrêta et entendit un coq chanter sous terre, un chien aboyer et une chèvre bêler. Il comprit: les gens du village avaient été changés en bêtes et continuaient à vivre sous terre. Il retourna chez lui et raconta aux siens ce qu'il avait entendu: «Que ceux qui ne veulent pas me croire aillent voir!», leur dit-il.

⁴ Les Matako croient également que l'arc-en-ciel n'aime pas les femmes qui ont leurs règles. Une femme qui avait violé le tabou fut tuée par l'arc-en-ciel et provoqua un déluge, dont les lagunes du Chaco sont les derniers témoins.

⁵ Bombacée, au tronc renflé.

Un seul homme avait réussi à s'échapper. Lorsque la terre commençait à s'effondrer, il était grimpé sur un *algarrobo* près de sa hutte. Il y resta longtemps à pleurer, tout seul. Il descendit des branches et se tint debout au pied de l'arbre. Avec un grand couteau, il coupa des roseaux pour s'en faire un abri où il passa la nuit, car il n'osait dormir seul à terre. Au bout d'un certain temps, il se dit: «Je vais voir quelle est cette bête.» Il marchait sans faire de bruit et se nourrissait de caroubes qu'il trouvait sur son chemin. Il arriva où était le serpent (arc-en-ciel). Il fit une flèche en bois de *čikua* et visant l'œil du *l'ik* il dit à sa flèche: «Frappe dans l'œil!» Comme il était homme-médecine, la flèche entra juste dans l'œil de la bête et le lui arracha. Le serpent qui n'était que blessé se tordait par terre et il dut l'achever d'un coup de hache.»

Ce sont aux inconvénients de ce tabou de l'eau que les hommes doivent l'avantage d'être débarassés de l'infirmité mensuelle. Jadis ils perdaient leur sang chaque mois. Naturellement ils n'allaient pas pêcher pendant ces jours là. Les femmes qui souffraient périodiquement de la disette leur dirent: «Mieux vaut que ce soit nous qui perdions notre sang.» Car vous devez aller pêcher pour nous», et les femmes prirent sur elles de perdre leur sang chaque mois.

X^o Grossesse et naissance.

Pour les Toba, l'enfant est formé uniquement et exclusivement par le sperme du père. «Le sperme tourne, tourne et après trois mois constitue la tête, les yeux, les jambes, puis les bras et, si c'est un garçon, le pénis.» Pour que le fœtus se développe il faut que la mère ait des rapports sexuels fréquents avec son mari et s'imprègne toujours plus de liquide séminal. Lorsque l'enfant est assez grand on peut interrompre cette fécondation répétée. Mes Toba estimaient le temps de la gestation de 12 à 13 mois. L'arrêt du sang menstruel était expliqué par une obstruction causée par la présence de l'enfant. Le sang qui coule à l'accouchement, est celui qui est en quelque sorte accumulé durant le temps de la grossesse. Mystiquement la naissance est expliquée par l'incarnation d'un esprit-enfant qui rôde à la recherche d'une mère. Dès qu'il en a trouvé une à son goût, il se dit: «Je voudrais que celle-ci soit ma mère», et il pénètre en elle.

Avant la naissance de l'enfant les parents sont soumis à un certain nombre d'interdits. Diverses activités sont réputées néfastes à la santé et même à la vie du nouveau-né. Ni le père ni la mère ne peuvent par exemple monter à cheval ou serrer une sangle: le ventre de l'enfant gonflerait et celui-ci mourrait. Le même accident surviendrait à ce dernier, si le père maniait un fusil. Si celui-ci touche une pelle, il court le risque de rompre le cou de son rejeton, si c'est une hache, de l'ensorceler. Se servir d'un arc est tout aussi dangereux: il suffit de le bander pour que l'enfant passe sa vie à s'étirer paresseusement. Le jeu de hockey est naturellement déconseillé et considéré comme funeste. On recommande au père de bien se garder de déboucher avec une paille le tuyau de sa pipe: l'enfant aurait le nez bouché et mourrait asphyxié. Si une femme accouche en voyage, son mari est obligé d'abandonner armes et outils et de les confier à quelqu'un d'autre.

On doit veiller également à ne pas frapper un chien. L'animal peut ensorceler l'enfant qui enflera sur la partie du corps où le chien a été touché. Il est un certain nombre de tabous alimentaires qui concernent l'accouchement: ainsi lorsque les parents mangent du tatou, l'enfant se présentera par le siège, roulé en boule comme cet animal; si ce sont des tripes, le bébé sera étranglé par le cordon ombilical; de l'estomac ou de l'intestin, il viendra au monde enveloppé dans la matrice; la chair d'iguane provoque des accidents secondaires consécutifs à l'accouchement.

Si le père ou la mère mangent du miel transporté dans un sac en peau de chevreuil neuf, l'enfant restera collé, mais si le récipient est usagé, il n'y aura aucune conséquence fâcheuse. La graisse a le même effet que le miel. Boire de l'eau contenue dans une cruche neuve fera mourir l'enfant dans le ventre de sa mère.

Les interdits qui affectent la conformation physique de l'enfant à naître sont les suivantes: le pattes de tout animal: l'enfant aura les jambes tordues; la nourriture brûlée au fond d'une marmite: il aura le derrière tout noir; le cœur ou le foie d'une vache: ces mêmes organes seront malades; la cervelle: le crâne du bébé restera ouvert.

Après sa naissance la santé du bébé sera sujette à diverses vicissitudes, si les parents ne s'abstiennent: de poules dont la chair fera bailler l'enfant ou lui fera rendre les intestins par le fondement; le même danger est à redouter avec la viande de perdrix (*dačimi*); de charata (*kočeñi*, sorte de dindon sauvage) et de héron (*qoloolraik*), qui lui donneront la diarrhée; de chamuco (*koripe*), qui le fera vomir; de yulo (oiseau), qui rendra son âme vagabonde; d'oculto (rongeur), qui le fera pleurer au point d'étouffer; de chevreuil, qui lui occasionnera des troubles analogues; de corbeau, qui le tuera par sorcellerie ou piquetera sa peau. (Le corbeau salit les cadavres de ses excréments et ne les mange pas!) Si les parents mangent des larves rôties de *lachiwana*, celles-ci blesseront le nourrisson; de l'iguane, le petit ne pourra marcher qu'à quatre pattes. La chair d'autruche est dangereuse si l'animal est jeune: elle ensorcelle ou tue par l'insolation. Si le nandou est vieux, on ne fait courir aucun risque à l'enfant en le mangeant.

La tête de tout animal, en particulier celle de la vache, de la chèvre et du *surubi* (grand poisson) est frappée d'un tabou sévère dont la non-observance entraîne la mort de l'enfant ou tout au moins lui donne des aphtes dans la bouche.

Le piment et le bouillon trop chaud enflamment les yeux des bébés. Si un chat monte sur un grenier à caroubes, l'enfant maigrit et expire.

Citons encore parmi les aliments pernicioeux certains poissons dont le *suwaran* (poisson jaune tacheté), la cigogne (*wáqap*) et le canard sauvage (*tañani*).

Ces restrictions sont scrupuleusement observées avant et après la naissance. Les parents ne s'en départissent que lorsque le nouveau-né a «durci» c'est-à-dire quatre semaines après sa venue au monde.

L'Indienne qui ressent les premières douleurs de l'enfantement s'étend dans sa hutte. Sa mère et les femmes de sa famille viennent l'assister. Elles

pressent son ventre jusqu'à ce que l'enfant sorte, à ce moment la grand'mère ou la tante le reçoit dans les bras pour qu'il ne touche pas le sol. Le cordon ombilical est tranché avec éclat de bambou, l'usage du couteau provoquant inmanquablement une inflammation. Le placenta est enterré. Les sages-femmes improvisées baignent le bébé. La mère reste assise dans sa hutte quatre à cinq jours et reprend ensuite ses travaux domestiques. Je me souviens d'une jeune toba qui le lendemain de ses couches partit en voyage avec le reste de la tribu.

Le nom : On donne au nouveau-né le nom d'un de ses ancêtres morts et c'est le grand-père, c'est à dire l'homme le plus âgé de la famille qui le choisit. Généralement il se décide avec l'aide de quelques vieillards au courant de l'histoire de la famille. On propose différents noms et on prend ceux qui conviennent, car chaque individu en a plusieurs. Ainsi KEDOK s'appelait IMAK, TESUKAČI, PELOQOI etc. C'étaient là des noms d'individus appartenant à la famille de son père. Ses parents vivant sur territoire argentin lui avaient donné deux noms et il en avait reçu deux autres de ses parents boliviens. Une de ses tantes lui avait également donné un sobriquet. Pour vérifier ces assertions j'avais demandé à KEDOK de supposer un instant qu'il avait plusieurs enfants et je le priai de m'énumérer les noms qu'il leur donnerait. Voici sa réponse: «Si j'avais un fils, je l'appellerai du nom de mon père décédé *Turuyaradi*, le second se nommera *Qalasikyé* comme le père de mon père, le troisième *Tasikyé* comme le père de ma mère, le quatrième *Čineqo* comme le frère de mon père. Ma première fille sera *Narei*, qui est le nom de mon aïeule maternelle, la seconde portera le nom de ma grand'mère maternelle: *Napyuli*. Je donnerai à ma troisième celui de ma mère, mais seulement si celle-ci n'est plus. Je pourrai aussi appeler une de mes filles *Qadinoroke* ou *Kanamina*, comme les sœurs de mon père, mais il me faut d'abord choisir les noms dans la famille de ma mère.

J'admets que la question du nom est loin d'être claire. KEDOK ne réussit jamais à me l'expliquer d'une manière satisfaisante et j'avoue avoir été décontenancé quand, après m'avoir exposé toute une après-midi la question de la pluralité des noms, il finit par me dire que chaque personne en avait un seul et que les autres noms lui étaient donnés «pour qu'on se rappelât ses ancêtres et donnât leurs noms à ses enfants.»

Quelques exemples de noms toba: Hommes. *Sikalari*, *Kupakalo*, *Sirinki*, *Hetikolik*, *Yorinik*, *Kasičiri*, *Lavirá*, *Salí*, *Tayori*, *Kwitaiki*, *Pilrakaté*, *Lokošé*, *Yalaraq*, *Kalesodi*, *Semeté*, *Kanhaye*, *Lořosetena*, *Yetolik*.

Femmes: *Dayaraté*, *Kalkuna*, *Watowe*, *Tagena*, *Naičo*, *Nenače*, *Kataatena*, *Dainoki*, *Halate*, *Tomaiki*, *Pilrakaté*, *Piañuk*, *Hataina*, *Adyotena*, *Tisairaiti*, *Piasanolé*, *Natagalé*.

(A finir.)

Etudes d'Ethnographie Toba-Pilaga (Gran Chaco).

Par Dr. A. MÉTRAUX, Ethnologist of the Staff of the Bernice P. Bishop Museum, Honolulu.

(Fin.)

XI° Rites Funéraires.

Comme nous l'avons dit, la mort est toujours attribuée à la malveillance d'un magicien ou au caprice d'un *payak*.

Les Toba pratiquent deux types d'ensevelissement: la crémation et l'inhumation. Ce dernier mode de sépulture tend à remplacer l'autre, probablement sous l'influence des Blancs.

Le cadavre est brûlé le jour même du décès. Ceux qui élèvent le bûcher et qui y transportent le mort ne doivent pas faire partie de la famille. On choisit pour cette besogne une vieille femme et quelques hommes que l'on paye. Ceux-ci vont chercher pour le bûcher du bois d'*algarrobo* et de *tusca*. Pendant que le feu consume la dépouille mortuaire, la famille massée près du bûcher fait entendre des gémissements et des pleurs. Sur les cendres on jette de la terre; parfois on les recouvre d'une claie en jonc ou de branches entrecroisées. La vieille reçoit un mouton pour sa peine, et avec ses assistants va ensuite se purifier à la rivière. On dit même que ceux-ci sont obligés de fermer les yeux, mais à quel moment de la cérémonie, je l'ignore. La famille du mort est également tenue de se laver pour se débarrasser de toute mauvaise influence.

Aujourd'hui, les morts sont généralement enterrés. Sans aucun doute, l'influence des Blancs est pour beaucoup dans cet abandon des anciens usages. Les Indiens le justifient néanmoins en disant que «quand un mort n'a pas été aimé, on le brûle pour ne plus voir son visage. Ceux qui, par contre, ont laissé derrière eux un bon souvenir sont enterrés avec leurs vêtements». Cependant on ne met jamais de la nourriture dans la tombe. Toutefois il existe sur ce point des opinions divergentes: certains prétendent que les morts enterrés reviennent et que, si l'on ensevelissait ceux qui sont morts de la petite vérole, les bêtes les déterreraient et répandraient l'infection. Seule la crémation pourrait arrêter une épidémie.

Au cours de l'été 1933, les Toba-Pilagá furent décimés par la petite vérole. Certains chefs de fortins argentins, loin d'enrayer le mal, mettaient dans leur abstention une malignité hypocrite et cruelle. La mort de ces êtres inoffensifs et dignes d'un meilleur sort était pour ces militaires «un cadeau

de nouvel an» selon la forte expression d'un poblador. Jamais certains aspects de la colonisation du Chaco ne m'ont inspiré plus de dégoût que dans cette période où j'assistais impuissant à l'agonie d'une belle et noble race. Le cacique CARCETE, dont la tribu avait été fort éprouvée, abandonna son campement près de Salto Palmar, après y avoir enterré une trentaine de jeunes gens, toute l'élite de sa tribu. Guidé par deux officiers allemands, qui vivaient dans la région et entretenaient avec GARCETE des rapports amicaux, je fus visiter ce cimetière. On voyait partout de la terre fraîchement remuée recouverte de troncs de palmiers et de vêtements. Je fis ouvrir une fosse: le mort y était étendu sans mobilier funéraire d'aucune sorte.

A la mort de son mari, la femme se coupe les cheveux et s'enferme chez elle. «Quand le mari est mort, les autres disent qu'il lui faut se cacher pour qu'on ne la voie pas». «Si d'autres hommes te voient», lui répètent-ils, «ils vont te vouloir». Si une femme refuse de se dissimuler, ils l'accusent d'agir comme une insensée, poussée par le désir d'un autre homme. La femme qui aimait son mari, se cache toujours. La veuve peut se remarier deux mois après la mort de son époux. Quelques femmes n'attendent que deux ou trois semaines, mais, ce faisant, encourent le courroux de la famille du défunt. La veuve est tenue d'épouser le frère du mari défunt ou à son défaut son cousin. Il n'est pas rare qu'un homme dont le fils est mort, recueille sa bru chez lui et l'épouse quelque temps après. Si la femme refusait, l'âme du mari irritée chercherait à la faire périr. Le mort surveille en effet jalousement la conduite de sa femme; si elle n'observe pas le deuil et a des relations intimes avec un autre homme, l'esprit se venge: il frappe ou blesse d'un coup de couteau l'individu qu'il rencontre avec elle.

La veuve doit s'abstenir de poisson jusqu'à ce que son beau-père ou son beau-frère l'autorisent à en manger à nouveau. Si elle fait fi de cet interdit, elle aura mal à l'estomac et toute la famille maigrira.

Le mari à la mort de sa femme se coupe les cheveux, mais cette pratique n'a pour lui aucun caractère impératif.

Pour la mort d'un enfant les parents se tondent et s'abstiennent de poisson. La mère reste enfermée un jour entier «pour penser à son petit».

Un homme dont le père, la mère, l'oncle paternel ou le grand-père est décédé, se rase la tête et ne mange ni poisson ni pécar, ni chevreuil. Le tabou du poisson dure au moins deux ans, ceux qui le prolongent une troisième année acquièrent la réputation de fils dévoués. Si l'on songe que la principale ressource alimentaire des Toba, celle dont ils sont le plus friand, est le poisson, on comprendra toute l'étendue de leur sacrifice. Les femmes sont tenues de respecter ces tabous avec plus d'exactitude que les hommes ⁶.

A ce propos, mon informateur KEDOK me raconta que lorsqu'il perdit ses deux fils, il continua à manger du poisson en dépit de la coutume. Il me fit remarquer qu'il en éprouva aucun malaise «ni au cœur ni au poumon».

⁶ Selon KEDOK, le frère et la sœur du mort seraient autorisés à manger du poisson. Le renseignement me paraît faux, de même que le motif donné pour expliquer la rigueur du tabou imposé aux femmes: «Elles ne sont pas du même sang.»

Les hommes ne pleurent guère à la mort d'un parent. Les femmes, par contre, expriment leur peine ou leur inquiétude par des concerts de gémissements, qui ont lieu à l'aube, à l'heure de la sieste et surtout le soir jusque tard dans la nuit.

Les biens du défunt sont répartis entre les gens de sa famille: par exemple le frère prend le fusil ou le chapeau, mais la chemise ne s'hérite que quand celui qui se l'approprie, habite loin du lieu où le mort demeurerait. Ceux qui ont aidé à ensevelir le cadavre, reçoivent également quelque chose.

Si, avant de rendre le dernier soupir, le moribond désigne une personne comme étant l'auteur de sa mort, celle-ci peut compter ainsi que les siens sur la rancune tenace de la famille du défunt.

Que fait l'âme, lorsqu'elle a quitté le corps? Parfois elle reste sur terre et revient vers sa famille, mais en dehors de ces cas exceptionnels, elle va droit devant elle à la recherche de ses parents, guidée dans son voyage par un esprit. Elle chemine pendant cinq jours jusqu'à ce qu'elle arrive devant une porte qui lui est ouverte par un grand chef ou par «Ceux qui aident» (?). Elle demeure alors tantôt dans le ciel, tantôt sous terre. Ces deux contrées se ressemblent et les poissons y sont également abondants.

XII° Les fêtes.

Mon séjour chez LAGADIK, à Descanso, coïncidait avec la maturité de l'*algarrobo* (*Prosopis horrida*). L'été est pour les Indiens du Chaco une saison d'abondance et de fêtes où l'on mange à sa faim. L'*algarrobo* légèrement fermenté vous procure une délicieuse ivresse. Il est possible alors, d'oublier les officiers des fortins et toutes leurs misères...

Les gousses d'*algarrobo*, que les femmes vont ramasser pendant la journée, sont broyées dans des mortiers en bois et versées dans une cuve pleine d'eau, où on les laisse tremper toute la nuit. Une certaine quantité d'*algarrobo* est alors mise dans de grandesalebasses en forme de bouteilles, que l'on approche des feux pour être ajoutée plus tard au contenu des cuves et hâter ainsi la fermentation.

Les hommes en tenue de fête, c'est-à-dire, le visage peint, des plumes sur la tête et des colliers autour du cou, s'asseyent derrière ces récipients et chantent en s'accompagnant du *poketá* (hochet) pour que l'*algarrobo* fermente plus vite. Je chantai une fois une mélodie quelconque en agitant un hochet pour amuser mes amis Indiens. Ils déclarèrent que ma voix avait sur la bière le plus heureux effet et dans la suite ils insistèrent beaucoup pour que je participasse à l'incantation de la bière d'*algarrobo*. Les femmes, elles aussi, célébraient dans leurs chants l'*algarrobo* et prédisaient pour l'année prochaine une récolte tout aussi abondante. Les jeunes gens dansaient le *nomí*, danse d'origine choroti qui a souvent été décrite.

Le lendemain à l'aube, je fus réveillé par les Indiens, qui me déclarèrent que la bière était à point (c'est-à-dire *čim*: «forte») et m'invitèrent à la déguster le premier. C'était là une marque de considération, car après moi furent servis LAGADIK et les caciques les plus puissants. Je remarquai que l'étiquette exigeait

que celui qui recevait une calabasse pleine de liquide, bût la moitié et tendît le reste à un voisin. Les femmes ne sont pas autorisées à boire, mais elles participent à la gaieté générale. Elles se mirent à danser, à la grande joie des hommes. On ne saurait imaginer danse plus lourde, plus gauche et plus monotone. Deux groupes de jeunes filles, se tenant par la taille sur un rang, évoluaient séparément ou se faisaient face, exécutant des pas sautillés avec un temps d'arrêt. Elles avançaient lentement, comme lasses, reculaient, puis s'unissaient à l'autre groupe pour former un demi-cercle. Une vieille femme précédait les danseuses en chantant et dansait isolément. Les genoux fléchis et un bouquet de plumes à la main, elle faisait les mêmes pas que les autres danseuses. Leurs évolutions suivaient le rythme du *pimpim*. Ce tambour est un pot à moitié rempli d'eau et recouvert d'une peau que l'on fixe entre deux bâtons à fouiller, plantés dans le sol. Le joueur de tambour frappe son instrument avec une seule baguette et accompagne chaque coup d'un fléchissement du genou.

L'un ou l'autre des Indiens qui étaient assis autour de la cuve à *algarrobo* se levait de temps à autre pour agiter son hochet et pour entonner une chanson. Les femmes dans leur marche sautillée tournaient tout autour d'eux. Quelques-uns se mirent à faire entendre un chant pleurard dont elles marquaient la mesure en jetant bras en avant. Jamais les chanteurs ou les chanteuses ne se souciaient de leurs voisins, mais ils lançaient leurs notes monotones, quand l'inspiration les prenait.

Au sujet de cette fête, je trouve dans mon carnet les détails suivants. «Un homme, le visage couvert d'un capuchon fait d'un filet à porter, des plumes rouges sur la tête et sur la nuque, un immense collier en rondelles de coquillage passé en sautoir et une ceinture de perles à la taille, dansait en agitant un carillon de clochettes et brandissant à bras tendu des touffes de plumes rouges. Un individu sans attirail particulier se plaça devant lui pour l'accompagner dans ses cabrioles.

Par moment, des femmes se levaient deux par deux en se tenant par la main, puis avançaient et reculaient sur un rythme alterné de un et de deux pas. Les jeunes gens formaient des rondes autour d'elles.

A la fin de la journée, LAGADIK, le grand cacique, qui avait assisté à la fête en spectateur passif, se leva, et, s'accompagnant de son hochet, se mit à chanter à son tour.

Le soir, les jeunes gens exécutèrent entre autres une danse que je n'ai vu décrite nulle part. Hommes et femmes se mettaient sur un rang, un Indien dansait devant la file, en lui faisant face. D'un geste impérieux de maître de ballet, il écartait un danseur ou une danseuse à chaque extrémité de la file ou parfois un couple, et les individus ainsi désignés allaient se placer derrière lui pour former un nouveau rang. Quand tous avaient ainsi changé de place, il se tournait et recommençait. Cette danse avec «changement de dames» était fort en faveur et avait le don de provoquer une gaieté et une animation assez rare dans les réjouissances des Indiens. En dépit des apparences, elle est purement indigène. Les pas des danseurs sont les mêmes que dans leurs rondes habituelles.

XIII^e Le mariage et l'amour.

NORDENSKIÖLD a décrit dans son livre «Indianerleben», la vie libre des jeunes Indiennes. Il l'a fait avec suffisamment de pittoresque pour que je sois dispensé d'évoquer à nouveau ces nuit du Chaco où les hommes dansent en rond alors que les jeunes filles accrochées à leur ceinture attendent le moment où elles entraîneront l'amant de leur choix dans la brousse...

Je voudrais ici exposer la vie sexuelle des Toba telle que j'ai pu la connaître par les indiscretions de mon ami KEDOK. Il était une bonne soucre, car c'était un Don Juan qui ne comptait plus ses aventures amoureuses. Je compléterai son récit par des observations personnelles.

Une remarque préliminaire s'impose. D'après les récits de NORDENSKIÖLD on garde l'impression que toutes les jeunes filles passent les années qui suivent leur puberté, dans une débauche ininterrompue. Si la virginité est indifférente à l'Indien, il n'en distingue pas moins entre les femmes bonnes et les mauvaises. Les premières sont celles dont les aventures ne sont pas trop ostensibles ni trop répétées.

«Il y a», me dit KEDOK, «des femmes dévergondées, ce sont de vraies putains.» Celles-ci ne se marient que lorsque leur folie passe. S'il leur arrive quelque ennui, leurs parents disent: «C'est de votre faute, une fille sage reste dans la hutte, elle ne va pas danser avec les garçons.» Une femme mauvaise se marie donc lorsqu'elle est enceinte. Elle choisit un homme qu'elle importune de ses assiduités jusqu'à ce qu'il l'épouse. Elle se garde alors de lui avouer son état et lui fait croire que l'enfant est de lui. Certaines jeunes filles se font avorter par des procédés mécaniques: elles demandent à des amies de leur pétrir le ventre pour provoquer une fausse couche. L'infanticide est également pratiqué; ce sont les parents de la femme qui tuent le nouveau-né.»

Quant aux femmes «bonnes», elles n'ont pas des troupeaux d'amants (sic) et ne changent pas constamment de maris. Elles ne dansent pas non plus le soir.

Toujours selon KEDOK, l'idéal de la beauté féminine chez les Toba exige que la femme ait un visage régulier, sans aucune cicatrice. Le nez ne doit pas être petit: il faut être poussé par la nécessité pour épouser une femme camuse. Une grande bouche est un signe de laideur. «Si je coupe une galette en deux», me disait KEDOK, «une femme pourvue d'une grande bouche l'avalerait d'un coup.» De petits yeux passent pour laids ainsi que des oreilles trop grandes. Une femme très petite ou très grande — et il en est de géantes chez les Toba — est tout aussi appréciée qu'une autre, si son visage est régulier. KEDOK, après m'avoir fait ce tableau de la parfaite beauté, ajouta mélancoliquement: «Les Anglaises sont les plus belles des femmes, car il n'en est pas une seule dont le nez soit plat.»

Pour les hommes, il est essentiel d'avoir un nez bien planté, mais KEDOK me disait modestement: «Je suis camus et j'ai de la barne, cependant les femmes raffolent de moi et j'ai toutes celles que je veux. Celles que je dédaigne, sont malheureuses.» Les femmes apprécient surtout les qualités morales d'un homme: son énergie et son goût du travail. «Les imbéciles se marient entre eux», m'assurait KEDOK, mais il était assez bon observateur pour avoir remarqué

que si les femmes n'aimaient pas les paresseux, beaucoup d'hommes aimait des femmes bien que paresseuses.

Naturellement toute infirmité physique est un sérieux handicap pour le mariage. Dans le village de Sombrero Negro une aveugle trouva un mari, si laid, il est vrai, que nulle autre n'aurait voulu de lui. Une femme très laide a encore la chance de pouvoir se faire aimer par magie.

Les Toba, hommes ou femmes, souffrent comme nous de peines d'amour: Une femme qui aime sans être payée de retour se dit: «Pourquoi ne m'aime-t-il pas? Je ne comprends pas pourquoi il ne m'aime pas.» Elle pense et pense et pleure pendant quelques jours. Il est des femmes abandonnées qui pleurent, ne mangent plus rien et pensent: «Pourquoi me suis-je disputé avec lui. Maintenant il m'a laissée. Il a eu peur et il est parti avec une autre femme.» Chez quelques femmes le chagrin peut être si profond qu'elles se suicident par amour. «L'homme ne l'aimait pas. La femme pensait toujours à lui, elle mangea de la sachasandia et mourut, car elle se souvenait toujours de lui.»

Quelques Toba peu scrupuleux abandonnent une maîtresse qui les aime pour une autre qui leur fait des avances, quitte à revenir auprès de la première, lorsque le caprice de la seconde aura passé.

Si un homme est aimé simultanément par deux femmes, il choisit celle dont les parents lui paraissent offrir les meilleures garanties. La femme qui s'est mise en tête d'épouser un homme a bien des chances de réussir, mais si sa passion est passagère, elle sera vite abandonnée. Le fait de vouloir «presser» un homme n'est jamais pour une femme une recommandation. A ce sujet KEDOK me gratifia d'une de ses innombrables anecdotes. Il avait une maîtresse. Une nuit, alors qu'il faisait semblant de dormir, il entendit une jeune fille dire à son amie: «Je veux devenir la maîtresse de ton amant. Allons ensemble, nous ferons une société (sic.)! Nous sommes jeunes, nous ne nous disputerons pas. Nos mères n'en sauront rien.»

Les femmes mariées ne griffent par les hommes, comme le font les jeunes filles qui veulent flirter.

A Descanso, il y avait une hutte qui était occupée par les jeunes gens non mariés. En nul autre endroit du Chaco, je n'ai vu de ces maisons des hommes.

Si une femme «bonne» désire se marier, elle demande à sa sœur ou à son frère d'aller en parler à la mère de l'homme qu'elle aime. Si les parents sont d'accord, ils avertissent leur fils, et si celui-ci trouve la jeune fille à son goût, il leur dit: «Vous êtes vieux, vous connaissez mieux que moi la femme qu'il me faut, je ne veux pas choisir, si vous le voulez, mariez-moi.»

Si, par contre, il refuse la femme qu'on lui propose, il quitte la hutte où il vivait et s'en va loger dans une autre maison. Les Indiens expliquent cette attitude en disant qu'il «a honte parcequ'on s'occupe de lui.»

L'initiative d'une demande en mariage peut venir aussi du jeune homme. Il commence par se déclarer à la sœur ou au frère de la femme aimée qui l'encourage à présenter lui-même sa requête à la jeune fille. Rendu hardi par ces exhortations, le prétendant va trouver le soir la jeune fille dans la hutte de ses parents. «Qui es-tu?», demande-t-elle.

«Je suis KEDOK.»

«Que veux-tu» ajoute-t-elle.

«Je veux t'épouser» répond le solliciteur.

«Je te préviens que je ne suis pas une mauvaise femme, ce celles avec qui tu pourras vivre quelque temps et après la quitter.»

«Non, je ne te quitterai pas. Je n'aime pas les femmes qui se donnent à tous les hommes.»

Si la jeune fille y consent, après avoir échangé ces assurances mutuelles, le fiancé vient s'établir dans sa hutte. Quelque temps après, les parents de la femme qui jusqu'alors n'ont fait semblant de rien, demandent: «Qu'est ce que cet homme fait là?» «Je l'ai épousé» répond la jeune fille. «Qui t'a conseillé?» «Personne.» «Alors tu l'as appelé?» «Non, on ne m'a pas conseillé, il me plaît.» Les parents n'ajoutent pas un mot de plus. Ce consentement tacite n'exclut pas l'obligation pour le fiancé de travailler pour ses beaux parents un certain nombre de jours et de leur faire des cadeaux, du poisson entre autre.

Si deux hommes aiment la même femme, ils se dépêchent de lui envoyer des émissaires. La femme se décide souvent pour celui dont les envoyés sont arrivés les premiers.

Si les démarches préliminaires ont été faites par la femme, c'est elle qui vient vivre chez son mari, au contraire, si c'est l'homme qui a manifesté ses intentions d'abord, il va s'établir chez ses beaux-parents. Il n'existe pas chez ces Indiens de règles bien établies quant à la patrilocalité et à la matrilocalité. D'une façon générale, c'est la femme qui décide de cette question. L'instabilité de la coutume à cet égard provoque des conflits. J'ai vu une vieille femme se ruer sur sa bru et la battre à coups de poing, lui reprochant d'avoir obligé son fils à résider dans la hutte de sa mère à elle. Elle voulait que son fils lui revînt, car elle n'avait personne pour l'entretenir. Ses accès de colère n'eurent d'ailleurs aucun résultat.

Le changement de domicile tient lieu de cérémonie nuptiale. Les premiers jours après leur mariage les jeunes époux sont silencieux, évitent de se donner des marques de tendresses en public. «Ils sont gênés.»

Je n'ai malheureusement pu démêler l'écheveau des prohibitions matrimoniales dans lesquelles KEDOK s'embrouillait et se contredisait. Je crois avoir pu établir comme certaine l'union fréquente de la nièce avec le frère de la mère. Le fils peut également se marier avec la fille du frère de la mère (cousins croisés). Ceci se produit assez souvent du fait que le fils vit dans la hutte de sa mère (matrilocalité). Il est également permis de prendre pour femme la fille de la sœur du père (cousine croisée), car «elle n'est pas de votre famille» (sic); par contre, la fille de la sœur de la mère (cousine parallèle) est interdite pour la raison contraire. Il en est exactement de même pour la fille du frère du père (cousin parallèle). Il ne serait pas impossible à un grand-père d'épouser sa petite-fille, mais en compensation il devrait payer un cheval. Ce dernier renseignement, je dois le dire, fut contredit au cours d'une enquête subséquente.

La polygynie est surtout le fait des caciques, mais tout Indien travailleur peut avoir deux ou trois femmes qui lui ont fait des avances. On en connaît

qui en ont jusqu'à six. Le plus souvent les différentes épouses habitent des villages séparés. L'homme n'emmène chez lui une autre femme que si celle avec qui il vit habituellement y consent. On m'a cité le cas d'hommes ayant simultanément sous le même toit trois épouses, mais ceux qui se trouvent dans cette situation ont bien des chances de voir leurs deux premières femmes se liguer contre leur jeune rivale et quitter la maison.

Au tableau de la vie conjugale des Toba, que KEDOK me brossa non sans humeur, j'ajouterai encore celui-ci: «Un homme déjà marié peut recevoir des propositions d'une femme qui désire l'épouser. Elle délègue à cet effet son père ou son frère. L'homme demande à sa première femme si elle ne voit pas d'inconvénient à ce qu'il en prenne une autre. Celle-ci, selon son caractère, lui dit: «Fais ce que tu veux. Qu'elle vienne!» Le mari répond: «Je vais aller la chercher.» La première femme se montre particulièrement conciliante si elle a des enfants et ne peut travailler. En ce cas la présence d'une autre femme est toujours la bienvenue.

Naturellement un mari polygame ne peut se montrer trop exigeant sur le chapitre de la fidélité et il ferme généralement les yeux si l'une de ses femmes prend un amant. S'il ne l'aime plus, il consent même à ce qu'elle parte avec le mari qu'elle s'est choisie.

Les femmes toba ne sont pas maltraitées, mais il est des exceptions. MARGARITA me raconta que son frère, lorsqu'il était ivre, rossait sa belle-sœur et elle la plaignait vivement. Une fois même, lors de mon séjour parmi les Toba, le mari de cette femme voulut la brutaliser, un de ses oncles intervint et ramena le forcené à la raison.

Les exemples cités plus haut et qui sont tirés de cas individuels ne doivent pas faire illusion sur la tolérance mutuelle des Toba dans les choses de l'amour. Les femmes se montrent tout spécialement jalouses et les fameux pugilats féminins ne sont pas une légende. Je me rappelle avoir vu des petites filles rangées en deux files s'exercer à se donner des coups de poing comme elles le voient faire à leur mère ou à leurs sœurs aînées. La coutume veut qu'une femme délaissée par son mari aille provoquer sa rivale et se batte avec elle. Les coups sont d'autant plus douloureux qu'elles se servent de «coups de poing» (*kanapokená*) en cuir ou de bracelets garnis d'ongles de cervidés. Un soir, à la Mission de Sombrero Negro, j'assistai à l'une de ces bagarres. Les rivales qui s'étaient jusque là battues avec fureur, au moment où j'arrivai, se tenaient à distance et s'insultaient sur un ton strident. L'une d'elles assez agée et le visage ensanglanté débitait de longs discours qu'elle coupait de notes aiguës tout en levant les deux bras d'un mouvement continu. Elle s'arrêtait quelques instants, se rafraîchissait le visage et reprenait ses invectives toujours interrompues par des montées de voix. Son ennemie, dans la même position, lui répondait de loin.

Simultanément une troisième femme se livrait à la même gesticulation et aux mêmes exercices oratoires qui alternaient avec des montées de ton identiques à celles des femmes précédentes. Bientôt une quatrième femme se mit de la partie et ce fut dans le village un beau tintamarre, que les hommes écoutaient avec indifférence. J'eus bientôt l'explication de ce drame complexe.

Une jeune femme mariée depuis deux ans et mère d'un bébé avait appris que son mari non content de coucher avec une autre femme était encore parti pêcher pour elle. Folle de rage, elle alla provoquer sa rivale. Le même jour, une autre Indienne (celle que je vis en premier) avait, à la suite de cette bagarre, senti se réveiller en elle d'anciens griefs et était partie insulter l'épouse actuelle de son ex-mari. Jadis elle l'avait abandonné, tout en gardant le secret espoir de revenir à lui lorsqu'elle serait délaissée par l'amant qu'elle aimait alors. Ce calcul fut déjoué par la sœur du mari qui procura à celui-ci une autre femme.

À titre de curiosité je me fis traduire les imprécations de la tante de la jeune femme que le mari avait privé de poissons pour les donner à sa maîtresse. «Je suis contente», hurlait-elle, «que cet homme soit parti. Il ne tenait que de méchants propos, maintenant c'est la paix... Le mari de ma nièce était laid, c'est lui qui aimait ma nièce, c'est lui qui aimait ma nièce, c'est lui qui l'a recherchée. Il est parti avec une autre. Mieux vaut qu'il ne revienne jamais. Ma nièce se remariera, elle est encore toute jeune. Pourquoi attendre, puisqu'ils ne s'aimaient pas, ils n'avaient qu'à se séparer. Seuls doivent vivre ensemble ceux qui s'aiment. L'homme a le devoir de travailler pour sa femme. Sinon, qu'il parte!»

La rivale répondait: «Tu ne vaux rien, tu es une putain.»

L'autre rétorquait: «Nous sommes l'une et l'autre des putains. Tu n'as pas de mari, parce que tu es mauvaise. Tu es une folle, et il n'est pas d'homme qui veuille t'épouser.»

«Vous ne croyez pas en nos maîtres», lui reprochait l'autre, «vous voulez abandonner la mission. N'ayant rien vous parlez mal du missionnaire, qui vous fait des cadeaux.»

Sur ce, la délaissée, secondée par les femmes de sa parenté se rua sur la séductrice de son mari et lui arracha son pagne. Sa victime hurlait: «Rends-moi mon pagne, je te laisserai ton mari.» — «Non, je le garde à cause des poissons.» Tel fut le dernier mot de cette joute oratoire qui reprit le lendemain.

Le mari adultère entend également des propos désagréables. Sa femme dépitée l'oblige à partir avec sa maîtresse: «Va faire tes bêtises avec l'autre», lui dit-elle avant de le quitter.

Les femmes qui de leur plein gré abandonnent leur mari, entrent dans la catégorie des «mauvaises». Un mari trompé ne réagit souvent pas. Il se tait, reste pensif et «son cœur bouge». KEDOK me citait le cas d'Indiens beaucoup moins résignés. Un de ses amis, abandonné par sa femme pendant son absence, ne fit semblant de rien à son retour. Un jour, d'accord avec quelques amis, il exigea que le nouvel amant de sa femme éloigna celle-ci du village sous un prétexte quelconque. L'homme effrayé obéit et invita la femme à venir pêcher avec lui. Elle fut subitement saisie par les acolytes de son mari, qui la violèrent à cœur joie et invitèrent qui voulait à les imiter. Le mari assista à la scène et se déclara satisfait de sa vengeance.

En cas de divorce, l'homme peut exiger que les enfants lui soient remis, s'ils sont assez grands pour se nourrir eux-mêmes, sinon la mère les garde

jusqu'à ce qu'ils puissent se passer d'elle et ils reviennent ensuite au père. A Descanso, j'eus la preuve que cette règle était bel et bien appliquée. Un matin, devant l'entrée d'une hutte, je rencontrai une femme qui après une dispute avec son mari s'apprêtait à partir. Elle était chargée de son filet, de ses cruches et portait un nourrisson dans les bras. D'une main elle tirait à elle un enfant qu'une autre femme retenait. La mère finit par céder et s'éloigna en pleurant pour une destination inconnue. Le garçonnet qui avait de huit à dix ans criait et se débattait. Il suivit l'autre femme bien malgré lui. Celle-ci était la sœur de son père et devait probablement veiller sur lui.

Anomalies sexuelles : Les Toba accusent les Matakos de pédérastie, mais ne sont pas eux non plus exempts de cette anomalie. On m'a cité le cas d'un Indien qui avait des rapports sexuels avec d'autres hommes. Son compagnon était habillé en femme, travaillait comme les femmes et était la risée de tout le monde. Il faisait des scènes aux femmes, s'il soupçonnait son amant de le tromper avec elles; l'autre se montrait tout aussi jaloux. On raconte qu'un homme réussit à féconder un de ses amis. Une femme pour le faire avorter vint lui masser le ventre, il accoucha par l'anus d'un enfant minuscule qui mourut en naissant. Les invertis sont appelés *yawat* (sorte de femme). On les plaisante sans qu'aucune sanction n'intervienne à leur sujet.

Quelques hommes se masturbent dans une boule d'argile. La bestialité n'est pas inconnue. On connaît des malheureux qui, incapables d'avoir des femmes, ont eu des rapports avec des chiennes. De ces unions sont nés de petits chiens avec des mains et des pieds d'hommes. Des mules sont également utilisées par ces deshérités.

Incestes : L'homme qui aurait des relations incestueuses avec sa mère ou sa fille, serait expulsé de la tribu. On se moque encore d'un jeune homme qui aurait entretenu des rapports coupables avec sa grand'mère consentante. Il ne fit que se couvrir de ridicule.

XIV^e Termes de parenté.

Père: *taradena* («mon père»); *kaditá* («notre père»).

Frère du père: *te-sóko*; *mačin-te-sóko*; *mači-lanugeráwa* (?) («mon oncle paternel»).

Mari de la sœur de la mère: *sódo lowá, yalié*.

Beau-père (parâtre): *te sóko, mači-te-sóko*.

Frère de la mère: *mači-te-sóko*.

Mari de la sœur du père: *sódo lowa, yalié*.

Beau-père: *yi-yódó, te-sóko*.

Mère: *či-dena* («ma mère»); *kadate* («notre mère»).

Lo sœur de la mère: *sódo, mači-lanugeráwa, hañimi-yate*.

Femme du frère de la mère: *te sóko lowa, yiwéte*.

Femme du frère du père: *sódo, mači-ya-sódo, yiwéte*.

Marâtre: *sódo*.

Sœur du père: *mači-ya-sódo*.

Belle-mère: *yi-yódó, sódo*; pluriel: *yi-yódot*: («mes beaux-parents»).

Fils: *mači-yalik, yalak* (nominatif).

Fils du frère: *yolík*.
 Fils de la sœur: *yolík*.
 Beau-fils: *yalík*.
 Mari de la fille de la sœur: *yalié*.
 Mari de la fille du frère: *yalié*.
 Gendre: *yonaraník*.
 Fille: *mači-yalé*.
 Fille du frère: *yolé*.
 Fille de la sœur: *yolé*.
 Belle-fille: *yalé*.
 Femme du fils de la sœur: *yiwéte*.
 Femme du fils du frère: *yiwéte*.
 Bru: *yaté*.
 Frère aîné (♂ et ♀)⁷: *čokolík*.
 Frère cadet (♂ et ♀): *nokolík*.
 Frère: *yaqáya*.
 Fils du frère du père: *čokolík, nokolík*.
 Fils de la sœur de la mère: *čokolík, nokolík*.
 Frère adoptif: *čokolík, nokolík*.
 Mari de la fille du frère de la mère: *yalié*.
 Mari de la fille de la sœur du père: *yalié*.
 Mari de la fille du frère du père: *yalié*.
 Mari de la fille de la sœur de la mère: *yalié*.
 Fils du frère de la mère: *čokolík, nokolík*.
 Fils de la sœur du père:
 Epoux, mari: *heñé yuwa*.
 Mari de la sœur (♀): *yalié*.
 Frère du mari (♂): *yidáwa*.
 Frère de la femme (♂): *yidáwa*.
 Mari de la sœur (♂): *mači-yalié*.
 Beau-frères: *yidáwa* ♀, *yalié* ♂
 Sœur aînée (♂ et ♀): *pilolé*
 Sœur cadette (♂ et ♀): *nolé*.
 Fille du frère du père: *pilolé, nolé*.
 Sœur adoptive: *nolé*.
 Femme du fils du frère de la mère: *yiweté*.
 Femme du fils de la sœur du père: *yiweté*.
 Femme du fils du frère du père: *yiweté*.
 Femme du fils de la sœur de la mère: *yiweté*.
 Epouse, femme: *hañi yuwá*.
 Femme du frère ♂ : *yiweté*.
 Sœur de la femme ♂ : *yidáwa*.
 Sœur du mari: *yidáwa*.
 Femme du frère: *yiweté*.

⁷ ♂ = l'homme parle; ♀ = la femme parle.

Belle-sœur: *yiweté*.

Père du père: *yapēna*.

Père de la mère: *yapēna*.

Fils du fils: *iwál*.

Fils de la fille: *iwál*.

Mère du père: *komēna*.

Mère de la mère: *komēna*.

Fille du fils: *iwál*.

Fille de la fille: *iwál*.

On appelle les gens de son village *yaqaya* (terme générique pour frère). Les gens venus des autres villages sont désignés sous le nom de *nunárawa*, d'où, peut-être, le nom que porte la sœur de la mère: *mači-la-nugerawa* et le frère du père: *mači-la-nugerárawa*. Rappelons à ce sujet que les Toba pratiquent indifféremment la patrilocalité et la matrilocalité.

XV° L'autorité.

Au début de mon séjour chez les Toba, le grand nombre de caciques qui se présentaient chaque jour à moi, me frappa vivement. Il y en avait sept ou huit dans le campement de LAGADIK, le cacique grand de la région du Fortin Descanso. Je constatai bientôt que ces caciques ne régissaient que trois ou quatre familles tout au plus, vivant à part à l'intérieur du camp. Celui-ci se composait de plusieurs groupes qu'on désignait par le nom de leur chef: TAPISUN, PELKORI, AWAI, SIRINKI, NEGRO, BENJAMIN, etc. Tous ces caciques semblaient reconnaître la suprématie du vieux LAGADIK, moralement tout au moins. Les nombreux conseils qui se tinrent alors, motivés par ma présence et par leur projet d'appeler un missionnaire protestant, eurent toujours lieu devant la hutte de LAGADIK et furent présidés par lui. BENJAMIN toutefois jouissait d'un prestige et d'un pouvoir qui souvent me parurent dépasser ceux de son cousin LAGADIK. J'ai la conviction qu'il devait cette considération à sa réputation de magicien, à son esprit rusé et à la violence de son caractère. LAGADIK, dont la douceur, la sérénité et la dignité étaient mieux faites pour impressionner un Européen qu'un Indien, avait sans doute hérité son rang de son père et s'était vu confirmer dans son titre à la suite de quelque exploit guerrier, accompli dans sa jeunesse.

Je désire rendre hommage ici à ce chef foncièrement juste et bon que je revois souvent en pensée, assis sur une chaise devant sa hutte et regardant fixement devant lui, comme perdu dans une méditation douloureuse. LAGADIK est l'une des plus nobles figures que j'aie connues parmi les primitifs. Jamais il ne me demanda quoi que ce fût, contrairement aux autres Indiens qui m'importunaient de leurs requêtes continuelles. Son attitude envers moi fut toujours prévenante et empreinte d'une courtoisie raffinée. Bien qu'agé et perclus de rhumatisme, son plus grand plaisir était de jouer avec ses petits-enfants. Sans doute, au cours des longues rêveries où je le surpris souvent, pensait-il au temps où «sur les bords du Pilcomayo les Blancs ne s'étaient pas encore établis. La rivière en ces temps là était plus étroite et ne débordait jamais. Le bétail n'avait

pas encore chassé le gibier et la brousse ne recouvrait pas les rives de la grande eau. Alors s'étendaient de vastes plaines où couraient les autruches et où l'on chassait des cerfs aux bois énormes. Tous ces animaux ont disparu et sont entrés pour toujours dans le Pilcomayo». Ce fut en ces termes qu'un Indien me découvrit une époque disparue à jamais et que LAGADIK connut encore. Mais il assista aussi à l'occupation militaire, aux massacres gratuits et aux cruautés des officiers. J'espère pour lui qu'il ne survivra pas à l'anéantissement de sa race qui ne saurait tarder.

BENJAMIN (en toba: MALOIKACIGI) me définit comme suit ses devoirs de chef: «Je soigne tout le monde. Je veille sur les enfants qui me donneront à manger quand je serai vieux. Je ne sais ce qui se passe chez le cacique GARCETE. Ses gens meurent les uns après les autres. Ici nous nous maintenons en bonne santé.» Les soins de BENJAMIN pour son groupe consistaient à s'agenouiller chaque soir, les bras en croix et à prier Dieu pour que la petite vérole ne vînt pas décimer sa tribu. Attitude et prière lui avaient été enseignées dans quelque mission catholique.

Ce GARCETE était l'autre «cacique grande» des Pilagá, qui errait avec sa tribu dans la zone comprise entre le Fortin Lugones et Salto Palmar. Son autorité s'expliquait plus aisément que celle de LAGADIK. GARCETE était un homme violent, autoritaire et décidé. La veille du jour où je le visitai, il avait tué le cacique HILARIO, qu'il accusait d'avoir répandu, par sorcellerie, la petite vérole. On a même prétendu dans la région que GARCETE aurait jadis attaqué le Fortin Leyes et massacré sa garnison. Cette accusation n'a cependant jamais pu être prouvée. GARCETE était toujours accompagné du cacique CHACOSO, qu'on disait son subordonné.

Les affaires importantes, intéressant toute la tribu, sont traitées en conseil. Si mes souvenirs sont exacts, les caciques ne sont pas les seuls à prendre part à ces discussions: quelques hommes âgés, assis à leur côté y interviennent également. Il n'est pas rare dans ces assemblées de voir les caciques prononcer leur discours sans se soucier du fait qu'au même moment un autre orateur se fait entendre. Le désordre qui résulte de cet excès de rhétorique est compensé par la gravité avec laquelle les moindres questions sont discutées. Les chefs assis par terre fument leur pipe avec un calme imperturbable, expriment posément leur opinion et observent parfois de longs instants de silence. Aucune assemblée ne peut se réunir à la nouvelle lune.

Ce prurit d'éloquence est commun à tous les caciques et constitue, pour ainsi dire, un des principaux attributs de leur dignité. Tous les jours au coucher du soleil, celui des caciques qui se sent inspiré, se lance dans une vaste improvisation que les autres n'écoutent que distraitemment, sans daigner interrompre leurs menues activités. Le thème habituel de ces harangues est la paix, l'harmonie et l'honnêteté, vertus recommandées à tous les gens de la tribu.

Les Indiens obéissent volontiers à leur cacique et leur accordent tout ce qu'il leur demande, mais le cacique est en retour obligé de donner des fêtes.

La fonction de chef est héréditaire. Jadis le fils aîné ne succédait à son

père que s'il avait fait preuve de courage. Il prenait sa place, lorsque le cacique était trop vieux pour participer à une expédition guerrière. Selon qu'il s'y comportait bien ou mal il était reconnu chef ou obligé de céder ce titre à son cadet. Maintenant que les guerres intertribales ont cessé, il est devenu difficile d'apprécier la valeur de ceux qui, par droit héréditaire, sont appelés à exercer le commandement. Le conseil des anciens (*yakaikáčigi*), qui décide en dernière instance de la succession d'un cacique, désigne le fils aîné, s'il en est jugé digne et s'il est éloquent. On estime hautement un chef qui a la parole facile et un cacique peu doué sous ce rapport n'a aucune chance s'imposer son autorité. Si les anciens jugent qu'un autre fils du cacique sortant de charge, son neveu ou même son frère a plus de talent que l'héritier présomptif, c'est lui qu'ils nomment *haliaranik* ou cacique. Quand un chef meurt laissant un enfant en bas âge, le frère du défunt exerce le pouvoir jusqu'à ce que son neveu soit en âge de faire valoir son titre. Les femmes ne peuvent en aucune occasion commander aux hommes «car elles manquent de courage».

Lorsqu'un chef meurt, son frère épouse la veuve et sa première femme recule alors au second rang. La chefferie est toujours transmise au fils de la première femme, que le père soit ou non séparé de la mère. Le frère du père, en vertu du lévirat, doit procréer un enfant pour le défunt.

Le conseil des anciens (*yakaikáčigi*) se compose de tous les hommes agés du groupe qui se réunissent sous un *algarrobo*. Leurs réunions sont toujours l'occasion de grandes beuveries.

Le cacique du village de Sombrero Negro était en 1935 AYORAIK, cousin germain de TOYARAIDI, père de mon informateur KEDOK. TAYORAIDI et KALASIKYEN, son père, furent également caciques.

Les fonctions du cacique à l'intérieur de la tribu sont mal définies. Il décide des expéditions de pêche ou de chasse, représente la tribu auprès des Blancs et est plus ou moins chargé de la justice et de la police, exigeant d'un voleur, par exemple, qu'il restitue le bien dérobé. Si le coupable s'y refuse, il est rossé par sa victime et par le cacique. Lorsque le cacique est trop vieux pour châtier les malfaiteurs, ses parents le remplacent. En cas de meurtre le cacique n'intervient pas et laisse la famille du mort tirer vengeance comme elle l'entend. Les parents renoncent souvent à ce droit en échange d'une composition qui consiste en chevaux et fusils.

A ce sujet un colon digne de foi, Mr. DAMM, m'a raconté que les gens du cacique CHACOSO lui avaient dérobé des cuillers. Il alla se plaindre à leur chef. Celui-ci se mit dans une colère effroyable. Il réunit tout le monde, hommes et femmes, il donna l'ordre à ces dernières de lui présenter leur filets à porter. Il les ouvrit tous, jetant avec rage le contenu par terre, jusqu'à ce qu'il finit par trouver les objets dérobés et les rendit au propriétaire. Cette même personne me fit part d'une autre expérience, qui illustre bien l'autorité de certains caciques. Quelques Indiens avaient indûment coupé les fils de ses enclos. L'ayant appris, il se refusa à recevoir les gens de cette tribu comme il le faisait jusqu'alors. Le cacique GARCETE lui fit demander la cause de son changement d'attitude. Lorsqu'il sut ce qui s'était passé, il châtia violemment les coupables et le fit dire à Mr. DAMM.

Aux temps anciens, les insignes des caciques étaient une sorte de kolbac en peau de skunks, surmonté d'une plume, un bandeau frontal pailleté de rondelles de coquillage ou de perles en verre et un collier fait de grains de verre recouvrant une grosse corde de laine et agrémentés de pompons.

Proclamation d'un nouveau cacique: KEDOK, le neveu du grand KAIKOLIK, était intarissable quand je le mettais sur le sujet des fêtes célébrées jadis lors de la nomination d'un nouveau cacique. Je reproduis fidèlement les détails qu'il me donna: «Si un chef s'était montré lâche à la guerre, il était destitué et un autre nommé à sa place. On plaçait ce dernier bras et jambes écartés, sous une hutte provisoire, et l'on couvrait ses membres de fils de laine rouge. Ces préparatifs étaient le signal d'un tumulte inouï: les hommes dansaient, sifflaient et se frappaient sur la bouche en criant. Au milieu de cette agitation, les guerriers s'avançaient en dansant pour enlever un à un les fils dont le futur cacique était orné. Par ce geste ils donnaient leur assentiment à son élection. Par jeu ou pour quelque raison profonde que nous ignorons, le *yiwatelégi* (c'est-à-dire: le découvert) criait à celui qui s'approchait pour retirer un fil: *enat* («je ne veux pas»). L'individu interpellé s'éloignait aussitôt pour revenir peu après en dansant s'emparer du fil par la force. En matière de plaisanterie toujours, les participants à la fête partaient en feignant d'abandonner le héros à son sort. Mais, s'ils avaient pour lui de la sympathie, ils revenaient et continuaient à le dépouiller des fils symboliques. Quand ceux-ci avaient été retirés, le cacique faisait mettre en rang ses anciens compagnons et leur distribuait des cadeaux, des colliers de perles, des ceintures, etc. En échange, les bénéficiaires de ces présents devaient se mettre en quête de miel et couper un *yuchan*. L'équipe chargée de cette tâche s'en acquittait en chantant. Elle était suivie par cinq femmes nues qui n'étaient là que «pour rendre les hommes contents», sans leur accorder cependant leurs faveurs. L'arbre était abattu, dépouillé de ses épines et les bûcherons rentraient au village toujours escortés des jeunes filles. En cours de route, ils étaient accueillis par des femmes qui leur apportaient à manger et à boire. S'ils ne pouvaient traîner le tronc jusqu'au village ce même jour, ils le laissaient sur place et retournaient au village danser près de la hutte du cacique. A l'aube, ils repartaient chercher le *yuchan* en compagnie d'un nouveau groupe de jeunes filles nues. Lorsque le *yuchan* arrivait au village, les femmes s'habillaient et manifestaient leur joie. Puis les caciques sonnaient du cor et tout le monde accourait. On creusait l'arbre en lui donnant la forme d'une cuve à l'aide des bâtons à fouiller (*digging-stick*). Pendant ce temps la danse battait son plein et elle se prolongeait jusqu'au lendemain soir. Les femmes qui étaient allées chercher de l'*algarrobo* revenaient avec leur cueillette; elles en broyaient le contenu de plusieurs filets qu'elles faisaient cuire ensuite. Le groupe parti en quête de miel revenait avec les femmes qui s'étaient jointes à eux. On posait le miel sur le toit d'une hutte, en attendant de le mêler à l'*algarrobo*. On dansait sans arrêt pendant un jour et une nuit. Le lendemain suivant, le cacique décidait d'ajouter encore du miel. Il vidait un sac et donnait le reste aux femmes qui avaient pilé l'*algarrobo* dans des mortiers.

Pour activer la fermentation, quelques Indiens chantaient et agitaient sans arrêt leurs hochets (*poketá*) qui, pour cette occasion, étaient faits d'une calabasse amère (*čimaé*) et étaient plus sacrés que ceux en calabasse d'une espèce douce. La chanson entonnée dans cette circonstance était appelée *nagén*.

On se remettait ensuite à danser et à chanter. La boisson une fois à point était dite *čim*, «mûre, piquante». Le nouveau cacique montait à cheval et allait inviter tous les campements voisins. Avant de donner le signal de la beuverie, il exhortait ses invités au calme. «Buvons», leur disait-il, «mais il ne faut pas se disputer, évitez les violences et les insultes. Que tous boivent tranquillement, que personne ne se fâche. Nos ancêtres nous ont appris à boire, mais ils ne nous ont pas donné la bière pour que nous nous disputions. Prenez de l'*paloja* et engraissez-vous, mais ne vous querellez pas!» Ces recommandations sont celles que les caciques font toujours avant une beuverie. Le chef doit veiller à ce que ses ordres soient respectés. S'il s'enivre lui-même, il perd son prestige.

XVI^e La guerre.

Les Indiens Toba, les plus belliqueux du Chaco, ne combattent plus depuis fort longtemps les tribus voisines. Leurs dernières compagnes ont été dirigées contre les Chulupi qui ne leur cèdent en rien pour le courage et l'esprit guerrier. Le souvenir de ces luttes qui se sont poursuivies jusqu'à une date toute récente est encore très vivant. Je raconterai l'une de ces campagnes dont les menus incidents me furent comme toujours dictés par KEDOK. Cette description exacte et pittoresque rappelle les «Chansons de gestes» du moyen-âge.

«Les Chulupi sont venus chez nous, dans la région de Kalarase, près de la rivière. Ils étaient au moins 500. Un des caciques de LAGADIK accourut à Sombrero Negro pour demander du renfort, car les gens de Descauso se sentaient inférieurs en nombre. Tout le monde était réuni dans le village, quand les Chulupi nous ont attaqué à l'aube. On tirait, on criait et on entendait le piétinement des fuyards. Les Toba reculèrent, un vieillard fut blessé à mort. Il criait... A ce moment là deux caciques NAİČOLIK et ABRAM vinrent à la rescousse. Les Chulupi n'étaient pas aussi bien armés et les Toba tiraient et tiraient. Les Chulupi ripostèrent. Trente d'entre eux foncèrent sur une extrémité du village, les Toba chargèrent sur le centre pour attaquer le gros des ennemis. Trois guerriers toba s'élancèrent à la poursuite des ennemis qui fuyaient. Ils étaient nombreux.

Il y avait au milieu de la mêlée un vieux Chulupi à cheval qui, lance en main, pourfendait les Toba. C'était le grand cacique des Chulupi. Il tua un des nôtres et en blessa plusieurs. Il descendit de cheval pour couper la tête du mort, mais à l'instant même où, son trophée en main, il relevait son collet de cuir pour l'attacher à la ceinture, il reçut une flèche. Il eut encore le temps de remonter à cheval, mais tomba par terre sitôt après. Les Toba l'achevèrent à coup de massue.

Les trois guerriers toba qui poursuivaient les Chulupi crièrent: „Venez tous avec vos armes. Pourquoi vous laissez-vous vaincre. Si vous ne faites pas preuve de courage, les Chulupi vont prendre votre village.» De nombreux

guerriers coururent les rejoindre. Les Chulupi firent volte-face, mais ces hommes les arrêtaient. Les Toba reprirent courage et arrivèrent en masse chargeant les Chulupi.

Le reste des Toba continuait à se battre et ils furent rejoints par les trois caciques et ceux qui les avaient suivi lorsqu'ils eurent mis les Chulupi en déroute. Avec leur aide, ils obligèrent le gros des Chulupi à battre en retraite, et les Toba victorieux s'emparèrent de leur camp et le pillèrent. Les Chulupi essayèrent de résister encore, mais les Toba les criblaient de balles. Les Chulupi jetant tout ce qu'ils avaient ne cherchèrent plus qu'à sauver leur vie. Dix Toba à cheval passèrent le Pilcomayo, là où il est peu profond et forcèrent les Chulupi à s'engager dans un endroit où le courant était fort. Les Toba profitèrent de l'embarras des Chulupi pour les massacrer dans l'eau. Quelques uns réussirent à gagner la rive, mais les Toba à cheval les y attendaient et plusieurs Chulupi tombèrent dans les marécages.

Les Toba auraient succombé devant le nombre des ennemis, si des renforts n'étaient venus à la rescousse. Les Chulupi renoncèrent à prolonger la lutte. Ils s'enfuirent vers leur village et en partant ils laissèrent toutes leurs armes sur le terrain.

Tout à coup les Toba demeurés près du rivage poussèrent un cri: «Il en reste un, là au milieu de l'eau.» Tous accoururent et criblèrent l'homme de flèches. Les traits pleuvaient, mais aucun ne pénétrait dans son corps. Les Toba firent cercle autour de lui: l'homme n'avait que sa lance pour se défendre. Finalement il reçut une flèche en plein front et tomba mort. Les Toba examinèrent son corps. Ils comprirent alors pourquoi les flèches ne lui avaient fait aucun mal: le mort portait deux collets, l'un en peau de jaguar et l'autre en cuir de vache. Il y avait dans l'eau quatre chevaux que les Chulupi avaient abandonnés. Les Toba ramassèrent les morts et les disposèrent sur une longue rangée. Ils retournèrent chez eux chargés de têtes.

Ce soir là, la danse fut tumultueuse. Les caciques disaient: «Avez-vous vu ces Chulupi qui se prétendaient valeureux. Ils ont oublié leur courage.» Les Chulupi ne revinrent plus combattre. Le contingent toba retourna à Sombrero Negro avec plusieurs têtes. Ils racontèrent que les Chulupi étaient tous morts. «Peut-être maintenant n'y a-t-il plus chez eux que des femmes.» Quelques Chulupi s'enfuirent chez LAGADIK et demandèrent à devenir amis.

«On ne fit pas de prisonniers, car il n'y avait que des adultes et ceux-là il fallait les tuer. Un Chulupi vint en ambassade, d'autres le suivirent. Ils apportèrent beaucoup de cadeaux: des colliers, des ceintures de rondelles de coquillages, des perles de verre, du roucou. Ils allèrent jusqu'à donner des moutons. Tout le monde et pas seulement les caciques en eut sa part. Les Chulupi sont devenus maigres et nous ne leur avons plus fait de visites. Ensuite nous avons renoué nos relations dans les factoreries de sucre et maintenant, si quelqu'un veut attaquer les Toba, les Chulupi viennent à leur aide. Les vainqueurs se couvrirent la tête de plumes et jouèrent du *pimpim* (tambour), le *pimpim* est un chant chulupi que les Toba ont appris.»

Toute expédition guerrière, de même que toute période critique de la vie, s'accompagnait de la célébration d'une quantité de rites magiques et de l'obser-

vance de tabous rigoureux destinés à neutraliser les influences malignes. Naturellement je ne connais ces pratiques que par oui-dire et l'imprécision de certains détails ne m'est pas imputable.

«Les guerriers commençaient par essayer leurs flèches. Ils se divisaient en deux camps et lançaient leurs flèches. Si l'un des groupes tirait du côté des Chulupi, c'était signe que les Toba gagneraient, mais s'il tirait dans l'autre sens, le présage était défavorable. Avant de partir on dansait la «danse du courage», le *nagín*, qui consistait à lutter et à se donner des coups: on se prenait la main et on tournait: on avait les mains tantôt derrière le dos, tantôt devant; ceux qui avaient tiré, lâchaient prise et allaient en attraper d'autres, disant que leurs partenaires étaient leurs femmes. Les petits garçons et les fillettes, à la grande joie des vieillards, criaient *dairĩni-tau*: «Qu'ils meurent!»

Avant de se mettre en route, les guerriers buvaient une boisson fermentée. Ils préparaient ensuite leurs armes tout en recommandant aux femmes de ne pas filer et de ne jamais s'enduire la cuisse de cendres pour y rouler les torons des cordes: si elles ne s'abstenaient de ces travaux, les hommes devenus incapables de courir tomberaient aux mains des ennemis.

Les vieillards faisaient diverses recommandations aux guerriers: «Ne mangez pas la tête des animaux que vous chasserez, sinon les flèches ennemies vous atteindront à la tête; ne touchez pas aux pattes, vous tomberiez à terre et ils vous acheveraient. Evitez la graisse qui fait suer et alourdit et le tabac qui fatigue.»

Les femmes pouvaient manger de la tête ou les pattes sans inconvénient, mais elles devaient rester tranquillement chez elles. Si elles avaient leurs règles, il leur était enjoint de ne s'asseoir que sur une peau. Si elles s'accroupissaient à même le sol, leur mari se sentirait lourd. Quiconque voulait revenir sans blessures de la campagne, devait observer la plus stricte continence et éviter même de croiser ses jambes avec celles de sa femme; c'est pourquoi avant d'aller en guerre, les hommes dormaient séparés des femmes.

«Il y avait des femmes qui s'accrochaient à leur mari et leur disaient: «Reste ici, ne pars pas, les ennemis vont te tuer.» L'homme leur répondait: «Pourquoi me dis-tu cela? Si tu parles ainsi, les Chulupi vont vraiment me tuer. Il vaudrait mieux que tu me demandasses de t'apporter un petit ou une petite Chulupi ou simplement un mouton. C'est là ce qui donne du courage à l'homme.» Mais un vrai guerrier ne faisait aucun cas des plaintes de sa femme. Les Chulupi tuaient celui dont la femme avait proféré des récriminations. Il en est de même, lorsque nous partons en voyage. Ce que le cœur dit, il ne faut pas l'exprimer (sic).»

«Les caciques les plus courageux prenaient la direction des opérations. Celui qui connaissait le mieux la région se mettait à la tête de la colonne. Les guerriers étaient peints: ils avaient la face rougie et ornée de stries noires. Quelques uns se zébraient le corps de bandes noires. Chaque soir on dansait la «danse du courage» et l'on dormait sur le sentier. La troupe était accompagné d'un magicien qu'on consultait pour savoir si l'ennemi était proche. L'homme-médecine se glissait sous une couverture et se mettait à trembler de

tout son corps. Le *paya k* répondait à son appel et disait: «Demain vous arriverez près des ennemis.» Les indications de l'esprit étaient toujours suivies à la lettre.

Je donne de nouveau la parole à KEDOK: «Ils entrent dans la brousse... Ils entendent les chiens et ils savent que le village des Chulupi n'est plus très loin. Ils marchent toute la nuit, puis se reposent un peu à la lisière de la forêt. A l'aube, ils rampent tout doucement et quand le soleil est levé, ils tombent sur les ennemis en déchargeant leurs fusils. Les femmes hurlent et s'enfuient dans la forêt. Les Toba tuent tout ce qui leur tombe sous la main et enlèvent femmes et enfants. Ils massacrent ceux qui ne veulent pas les suivre, toutes les vieilles femmes sont égorgées. On mange les oreilles des ennemis morts, on leur coupe la tête ou bien l'on enlève leur scalp. On célèbre une grande fête avec des danses, des cris et du bruit.»

Ces fêtes de la victoire, KEDOK me les a aussi évoquées; il m'a même reconstitué avec ses parents la danse du scalp. Naguère les Toba de Sombrero Negro enlevèrent leur dernier scalp. En 1929, un certain Indien surnommé PRESIDENTE et à qui une paire de lunettes bleues donnait la physionomie paisible d'un notaire de village, était en possession de la chevelure d'un Chulupi qu'il tua pour venger le cacique XENAYO assassiné par les Chulupi. A cette même date, les Toba tuèrent un autre homme mais ne purent le scalper, «car il avait le crâne tondu». J'aurais beaucoup voulu acquérir l'un de ces scalps, mais après l'arrivée des missionnaires, les Toba s'étaient débarrassés de leurs anciens trophées et je dus me contenter d'un scalp postiche en peau de mouton noir, monté sur un cerceau de bambou. Pour me faire plaisir, les Toba le hissèrent sur une longue perche, puis firent une danse en son honneur.

Les Indiens s'étaient couverts la tête de filets à porter qu'ils maintenaient tendus au moyen de baguettes et qu'ils avaient ornés de plumes. A les voir, on les aurait cru coiffés de cagoules. Leurs corps nus étaient zébrés de bandes noires qui leur donnaient un aspect terrifiant. Ils avaient attaché à leur ceinture des grelots et ils tenaient à la main des touffes de plumes qu'ils tendaient vers le scalp chaque fois que leurs évolutions les amenaient à former un cercle autour de lui. Leurs sauts et leurs gambades étaient rythmés par le son du *pimpin*, le tambour indien que l'on avait placé au milieu d'eux.

Se plaçant à une extrémité du terrain, les danseurs s'élancèrent en avant en sautant d'un pied à l'autre, croisant les jambes et exécutant des quarts de tour. Ils s'évertuaient à faire tinter de leur mieux le carillon qu'ils avaient fixé à leur ceinture et poussaient de grands cris pour s'encourager dans leurs ébats. A un moment donné, ils se rangèrent en file et dansèrent sur place, sautant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre et faisant de brusques volte-faces. Quelques-uns dansaient en lançant leurs pieds de côtés.

Les danseurs qui se sentaient fatigués, sortaient des rangs et se scariaient avec des poinçons en os de jaguar «pour se rendre forts et courageux».

Voilà ce que j'observai. Je n'ai pas d'illusion sur la mise en scène dont je fus témoin: si dans ses grands traits elle est exacte, il y manquait l'ardeur des anciens jours. On peut encore sentir la frénésie de la victoire à travers

les souvenirs de KEDOK: «On buvait, on dansait et on gambadait en tous sens en chantant avec le tambour. Une femme qui portait un enfant contre elle et qui tenait des touffes de plumes d'autruches peintes en rouge dans la main, se démenait comme une folle, courant et sautillant de ci de là. Elle prenait le scalp et se le frottait sur la cuisse pour manifester sa joie. Une vieille avait saisi ce scalp et le grattait, comme si c'était la joue d'un homme. «Veux-tu m'épouser?», lui demandait-elle. «Qui», répondait sa voix contrefaite. «Je serai une bonne épouse pour toi», et tous de rire. Puis la femme reprenait pour le scalp: «Ne me griffe pas comme cela!», et c'étaient de nouveaux éclats de rire.

La femme d'un Toba tué au cours de l'expédition demanda le scalp pour dormir avec lui une heure ou deux. Elle fit preuve d'une joie débordante, lorsqu'on lui remit ce trophée, qui compensait pour elle la perte de son mari. Les Toba avaient un «chant du scalp» et ce jour-là chaque guerrier faisait entendre la chanson que son père lui avait transmise ou qu'il avait reçue en songe d'un esprit.

Ces guerres intertribales étaient rarement de grand profit. On revenait avec quelques captifs, des chevaux et des moutons. A Sombrero Negro se trouvaient des femmes chulupi et matakó capturées dans leur enfance qu'on traitait exactement comme les autres femmes toba. Généralement un guerrier épouse sa captive ou, s'il est déjà marié, la donne ou la vend à un ami qui de ce fait est obligé de venir vivre avec lui. Les femmes qui refusent de suivre le vainqueur sont égorgés sur le champ.

Les chefs ont le devoir de se montrer plus vaillants que les autres. Lorsqu'ils ont décidé de la victoire par leur heroïsme, ils se désintéressent du combat et laissent leurs hommes piller comme ils l'entendent. Eux-mêmes n'ont qu'une très petite part du butin et généralement ils ne reçoivent qu'un ou deux enfants ennemis. Si les chefs faisaient preuve de pusillanimité ou se montraient intéressés, ils seraient immédiatement destitués et insultés. «Ne vas pas à la guerre, tu es un lâche! Quand nous buvons de la bière, ne crie pas si fort, nous savons que tu es un lâche!»

Le guerrier qui avait tué un ennemi, avait le droit d'arborer des plumes rouges. Pendant l'été 1933, les officiers et soldats boliviens avaient assassiné le cacique NAYOČOLIK ainsi que ses trois fils qui chassaient paisiblement des loutres sur la rive gauche du Pilcomayo. Quelques Paligá franchirent le fleuve et réussirent à tuer une sentinelle bolivienne. Le meurtrier de retour dans son village, se promenait fièrement avec des plumes sur la tête. Ceux qui avaient à leur actif la mort de plusieurs ennemis portaient en témoignage de leur vaillance des bandeaux frontaux, garnis de plumes rouges d'un oiseau aujourd'hui disparu, le *takalú*.

Avant de quitter la mission de Sombrero Negro, KEDOK me fit cadeau d'un insigne appelé *nanaagi*. C'est une sorte de cravache faite d'une cordelette en laine tressée, entièrement recouverte de grains en porcelaine ou en verre de différentes couleurs et ornée de pompons. Seuls les braves qui avaient tué un ennemi, étaient autorisés à porter ce symbole de leur courage.

Les Toba assimilaient à un ennemi le jaguar qui avait mangé un homme et célébraient sa mort par des fêtes de victoire.

XVII° La propriété.

Les habits, les outils, les armes sont propriété privée ainsi que les chevaux et les troupeaux. La femme dispose librement de ses vêtements et des ustensiles de ménage. La nourriture qu'on se procure en commun, est distribuée entre tous les membres de la famille. Rien ne met plus en évidence l'existence d'un vif sentiment de la propriété que les plaintes que certains Toba me firent sur les vols qui se produisaient dans le village. La victime cherche à découvrir l'auteur du larcin et s'il le découvre il l'oblige à restituer ce qu'il a pris. Si celui-ci s'y refuse, il le menace de la faire rosser par le cacique ou par ses parents.

Les Indiens et les missionnaires de Sombrero Negro avaient à souffrir lors de mon séjour des vols fréquents d'un Indien surnommé CARA DURA, chenapan incorrigible et dangereux qui avait déjà été expulsé du village par les caciques. Ayant osé réapparaître sans autorisation, les missionnaires réunirent le conseil des caciques pour prendre des mesures contre l'intrus. Les caciques s'assemblèrent donc et énumérèrent longuement les méfaits du dit CARA DURA et finirent par déclarer que le mieux était de le mettre à mort. Tous furent d'accord, mais personne ne voulut se charger de l'exécution de la sentence, par crainte de la famille de CARA DURA qui aurait été obligée de venger sa mort. Les siens désapprouvaient sa conduite, mais les liens du sang sont sacrés.

Les assassinats entraînent automatiquement la vendetta. La famille offensée cherche à se venger ouvertement par quelque acte de violence ou, moins ostensiblement, par la magie. Souvent les parents du criminel offrent à ceux de la victime le prix du sang sous forme de chevaux et de fusils.

XVIII° Les jeux.

Les grands matches de hockey qui se livrent sur les bords du Pilcomayo sont trop connus pour que j'en donne à mon tour une description. Je voudrais cependant insister sur quelques particularités de ces jeux qui concernent plus spécialement la sociologie et la religion.

Les équipes ou, pour employer le terme anglais, les teams, comprennent toujours les mêmes joueurs, qui se recrutent dans les petites unités sociales commandées par un cacique. Un fils joue toujours dans le team de son père et le mariage, même s'il entraîne un changement de résidence, ne fait jamais passer un individu dans le camp adverse. De ce fait, ce sont des groupes qui jouent contre d'autres groupes et souvent même des campements contre d'autres campements. Si les joueurs des deux partis sont en nombre inégal, on équilibre les équipes en renvoyant les individus en surnombre. Si des étrangers veulent prendre part à un match, ils entrent dans l'équipe de leur hôte.

Les gardiens de goal sont choisis parmi les meilleurs joueurs, ils sont toujours au nombre de deux. Celui qui est blessé est immédiatement remplacé.

Il y a généralement un chef d'équipe ou du moins un personnage qui rehausse l'intérêt de la partie en déposant un enjeu: un cheval, un mouton, un fusil. L'équipe adverse doit immédiatement offrir un gage de valeur égale. Le

chef de l'équipe gagnante distribue les prix entre ses coéquipiers en commençant par les plus courageux et les plus rapides.

Toute partie de hockey (*elemrák*) est assimilée à un combat guerrier. Les joueurs se présentent nus, une ceinture en laine autour des reins, le visage et le corps enduit de suie et de roncou et sur la tête des plumes rouges et au pied des bracelets en plumes de nandou. C'est en cette occasion qu'on peut les voir porter les bonnets en perles de verre ou en laine finement tressée. Ils passent toujours à leur ceinture un poinçon en os de jaguar ou d'autruche avec lequel ils se scarifient les jambes ou les bras lorsqu'ils se sentent fatigués.

Ces parties sont extrêmement violentes. La balle en bois (*polké*) est placée au milieu des équipiers, entre deux joueurs dont les crosses (*elém*) sont croisées. A un signal, ils la font bondir dans une direction ou une autre et toute la bande se rue sur la balle qu'elle pousse vers le camp adverse qui contre-attaque. Les gardiens de goal attendent le moment où la balle sera dans leur parage pour déployer leur étonnante habileté. Le goal indiqué par un buisson peut être pris à revers.

Qu'il me soit permis d'évoquer un instant les magnifiques parties de hockey dont je fus spectateur sur les bords du Pilcomayo. De cent à deux cents Indiens y participaient et ils avaient choisi pour terrain le sommet d'une falaise qui surplombait la rivière. Le grand soleil du Chaco se jouait sur les corps athlétiques, zébrés de traits rouges et noirs. Au milieu des 'hep, hep' sauvages, les équipes fondaient les uns sur les autres et se perdaient dans un nuage de poussière. La balle volait poursuivie par de grands gaillards qui, avec une agilité et une adresse rares même chez nos meilleurs champions, la faisaient rebondir vers le goal adverse. Ils frappaient la balle d'un geste ample et rapide tantôt à gauche, tantôt à droite, et souvent atteignaient les jambes ou tête d'un camarade qui s'effondrait sur le sol. Le blessé était immédiatement ramassé par un groupe de petites indiennes faisant office d'infirmières qui le ranimaient, le lavaient avec des cruches d'eau préparées à l'avance.

Chaque fois que la balle sortait du terrain, il en résultait une mêlée féroce.

Les joueurs étaient excités par les femmes, surtout les jeunes filles qui, massées à une certaine distance suivaient les péripéties de la partie avec la passion de nos habituées des matches de football. A chaque coup heureux, elles faisaient entendre des hurlements qui ne différaient guère de ceux dont retentissent les stades un dimanche après-midi.

Tout ceci rappelle singulièrement l'Europe. Il est une chose néanmoins bien indienne: l'importance attribuée à la magie. Qu'un joueur soit grièvement blessé, ses camarades abandonnent la partie estimant qu'un sort a été jeté sur eux par un sorcier. A la suite d'un tel accident les Indiens de Sombrero Negro cessèrent de jouer au hockey pendant plusieurs années.

D'ailleurs tous les joueurs ne reçoivent pas avec une bonne grâce sportive les coups de crosse sur les jambes. Je me souviens d'en avoir vu qui furieux, se précipitaient la crosse levée sur le maladroît qui les avait atteints ou se poussaient comme des taureaux. Cela donnait lieu à des rixes qui s'intercalaient au milieu de la partie comme autant d'intermèdes pittoresques.

Il existait jadis un concours du lancer de casse-tête. Les joueurs portaient des couronnes en peau de poisson.

Jeux d'enfants : Aucune expédition ne m'a laissé des souvenirs aussi agréables que mon séjour parmi les Indiens toba. L'impression de fraîcheur, de gentillesse et de joie simple que je garde de ce temps là est né surtout de mes rapports avec les enfants dont les jeux égayaient mes longues heures de loisir. De trois à quatorze ans les enfants s'amuseaient librement, et leurs jeux sont extrêmement variés, amusants et dépourvus de toute brutalité. Jamais les grands ne tourmentent les plus petits, jamais on ne se bouscule ni on ne se fait de niches méchantes. Les danses, les rondes, les jeux d'adresse sont autant de plaisirs auxquels on se livre en riant aux éclats et avec cette animation joyeuse qui est un des charmes de l'enfance saine. Je décrirai ici quelques-uns de ces amusements.

Le tigre et le carancho : Un petit Indien arrive sur la place de jeu à quatre pattes: c'est un cerf. Un jaguar le tue et veut le manger. Les *carancho* (vautours) — une bande de petits indiens accroupis, la main tendue devant la bouche pour imiter le bec et sautillant s'approchent du chevreuil pour ronger sa carcasse. Le jaguar défend sa proie contre la voracité des croque-morts.

Le jaguar et les chiens : Un garçonnet joue le rôle du jaguar poursuivi par les chiens. Il se retourne pour donner des coups de griffe et rugir. Il peut grimper sur un arbre pour échapper à la meute.

Le serpent : Les enfants forment une longue chaîne, se tenant les uns derrière les autres par la taille. Celui qui va en tête porte un tison. La longue file s'avance en chantant, puis brusquement le premier de la colonne cherche à brûler celui qui est en queue. La colonne ondule et fait des zig-zags pour sauver le garçon menacé. Dans ces évolutions le serpent se coupe et on recommence à marcher et à chanter jusqu'au moment où le garçonnet pourvu de la terche reste seul.

Danses et rondes : Les petites filles ont des chansons charmantes. Elles s'accroupissent sur deux rangs tout en chantant un petit couplet dont je donne ci-dessous quelques échantillons. Elles sautillent sur place en tournant les mains sur les genoux jusqu'à ce qu'elles n'en puissent plus. Celles qui résistent le plus longtemps ont gagné.

- 1⁰ *Waláñi, waláñi*
Kónakyerata qó'lălă, qó'lălă.
 «Le serpent *lampalagua* (bis)
 Il écoute le serpent jaune.»

- 2⁰ *Esa matlí nóta*
Esa matlí dóle
Nākyéta matlí wo.
 «C'est vrai? bon
 C'est vrai? feu
 Graine il y avait.»

- 3^o *Poe layogot čiu.*
«Les plumes du corbeau brûlent vite.»
- 4^o *Kuško, kuško, nákiki, nákiki.*
« ? , vers blanc, vers blanc. » (?)
- 5^o *Tomařalkosot čaamúya.*
«Oiseau blanc à gorge rouge.»
- 6^o *Piria onolé hähakúya áya.*
«Jument seule? ? ...»
- 7^o *Nikiyagawa čovitoólí dokoví.*
«Compagnon, anciennes graines, canard.»
- 8^o *Koelalra toléga Kadasaikolik halamyédada.*
«Fleur Kadasaikolik, chant de grenouille.»
- 9^o *Hūm, hūm, alasádi yorogít wam hūm, hūm.*
«? ? pas voir orvet^s hūm. hūm.»
- 10^o *Taanaanra latelate čiga lapyé.*
«La mère de la biche a les pieds pourris.»

Les petites filles construisent aussi des villages en miniature, jouent aux voyages: les unes font les ânes et leurs petites amies les chargent copieusement. On s'exerce aussi en jouant à porter des filets en miniature pleins de gousses d'*algarroba*. Les enfants se font également des poupées en terre (*aliwa yali*: «ma fille en terre») semblables à celles que NORDENSKIÖLD a décrites.

Dans ce même chapitre, puisqu'il s'agit d'un jeu, je reproduirai un chant que les femmes font entendre lorsque toute la tribu est en fête. Les femmes se mettent sur un rang et chantent:

Háyuča hūm sétopiya hūm čawayetawo hūm
J'ai sommeil hūm nous disons hūm faites l'amour hūm
čawayétedawo čaučatayé hūm čawarateda^e hūm čawakotanyé hūm.
faites l'amour bougez hūm éjaculez hūm tenez en main (vulve).

^s Le *wan* est un orvet de mauvaise augure: grand il présage la mort d'un adulte, petit, celui d'un enfant.

Revue Internationale d'Ethnologie
et de Linguistique

ANTHROPOS

Ephemeris Internationalis Ethnologica et Linguistica

Rivista Internazionale
d'Etnologia e di Linguistica



Revista Internacional
de Etnología y de Lingüística

International Review of Ethnology and Linguistics.

Internationale Zeitschrift für
Völker- und Sprachenkunde.

Fundator P. W. SCHMIDT, S. V. D.

Herausgegeben vom Anthropos-Institut

unter Mitarbeit der

P. P. Th. Bröring, Martin Gusinde, Josef Henninger, Georg
Höltker, Wilhelm Koppers, Rudolf Rahmann, Paul Schebesta,
Michael Schulien und Bernhard Vroklage, S. V. D.

Schriftleiter: P. Wilhelm Schmidt, S. V. D.



Band XXXII 1937.
Tom. ❧

Mit 11 Tafeln
98 Textillustrationen
4 Karten

Avec 11 planches
98 gravures de texte
4 cartes

Eigentum und Verlag der Internationalen Zeitschrift „Anthropos“:

St. Gabriel-Mödling bei Wien, Österreich.

Mechitharisten-Buchdruckerei in Wien, VII., Mechitharistengasse 4.

Sondersammelgebiet
Volks- & Völkerkunde

in Zusammenarbeit mit der DFG

